

# Le Samedi

VOL. VI. - NO. 31

MONTREAL 5 JANVIER 1895

\$2.50 PAR ANNEE.  
LE NUMERO 5 CTS.



LE ROI DES ROIS.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

## ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces à MM. POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs  
Propriétaires,No 516 RUE CRAIG,  
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 5 JANVIER 1895



Oublier — est une des vertus de la femme.

Une vieillesse sans épouse, c'est une enfance  
sans mère.L'avenir *sombre* nous paraît si rapproché que  
c'est presque le présent.Il est aussi facile de mentir aux autres que  
difficile de se mentir à soi.De combien le rêve est supérieur à sa réalisa-  
tion — quelle qu'elle soit.Il y a des gens plus jaloux du *passé* d'une  
femme que de son *présent*.X... n'a jamais hésité à peiner un bon ami  
pour faire un mauvais mot.L'amour sans le doute, c'est une mer calme —  
et l'on ne vit que dans la tempête.Enlever cent phrases à certaines gens, serait  
leur fermer la bouche pour des mois.Quelle quiétude résulterait de la volonté ferme  
de ne plus rechercher les "pourquoi."En amour l'absence est semblable au vent —  
qui éteint les petits brasiers et alimente les  
grands incendies.Un de mes camarades C... fumait la pipe à ta-  
ble, devant son père — à dix ans ans. Je voudrais  
savoir comment son fils sera élevé.Les femmes sont décidément peu perspicaces ;  
on n'a pu encore en trouver une seule qui puisse  
comprendre comment un mari devait dépenser  
trois piastres pour gagner un dinde d'une piastre et  
demie dans une ralle à vingt cinq cents le billet,  
et plus souvent encore pour ne pas le gagner.

## SANS GOUT

*Elle.* — Comment pouvez-vous me dire que je  
suis jolie, avec un nez retroussé comme le mien ?*Lui.* — Tout ce que je puis répondre à cette de-  
mande agressive, c'est que je trouve que votre  
nez fait preuve de mauvais goût en s'écartant  
ainsi d'une aussi charmante bouche.

## PENDANT LES FÊTES



Ouvert toute la nuit.

## SANS DANGER

*Maîtresse.* — Il me semble que vous maniez ces  
porcelaines avec fort peu de soin.*Servante.* — Ayez pas de crainte, madame ; elles  
sont si légères qu'elles ne me feraient aucun mal  
même si elles me tombaient sur les orteils.

## RETOUR IMPOSSIBLE

— "Il est parti pour ne plus revenir," s'écria-  
t-elle en pleurant et en constatant que son amou-  
reux qu'elle avait congédié dans un moment de  
coquetterie était sorti en emportant le meilleur  
parapluie de son père.

## UN MONSIEUR

A l'enterrement d'un débiteur très mauvaise  
paie.*Collecteur.* — Je vous affirme que c'était un  
monsieur ; je ne l'ai jamais visité profes-  
sionnellement sans qu'il ne m'ait invité à revenir de la  
façon la plus cordiale.

## UN MALADROIT

*Madame de la Quarantaine (minaudant).* — On  
dit que ma fille tient sa beauté de sa mère.*Monsieur Legoffeur.* — Les mères se dépouillent  
toujours pour leurs enfants.

## UN SOUHAIT PRATIQUE

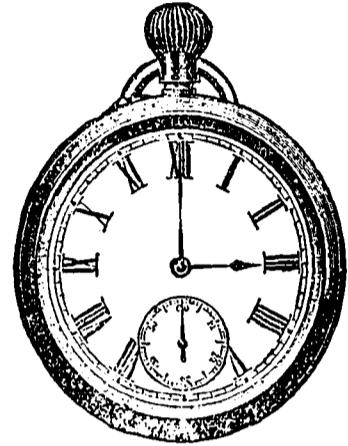
*Oncle.* — Alors, mademoiselle n'est pas contente ? qu'  
aurait-elle donc voulu que Santa-Clans mit dans ses bas ?  
*Nièce.* — De jolies jantes : les miennes sont trop  
minces.

## LES PRIMES DU "SAMEDI"

## PRIMES POUR LES ABONNES

A tout abonné nouveau ou ancien qui renouvellera son  
abonnement pour SIX MOIS, LE SAMEDI offrira une épin-  
glette pour homme ou pour femme d'une valeur de \$1.50.  
A toute personne qui enverra au SAMEDI CINQ abonnés  
nouveaux (abonnements de 6 mois), LE SAMEDI offrira un  
bracelet en argent solide d'une valeur de \$5.00.  
Chaque abonné recevra en plus l'épinglette ci-dessus men-  
tionnée.

## PRIMES POUR LES ACHETEURS AU NUMERO

Tout ache-  
teur de 10 nu-  
méros consé-  
cutifs du SA-  
MEDI qui ap-  
portera à nos  
bureaux DIX  
coupons nu-  
mérotes qu'il  
trouvera à la  
page 15, rece-  
vra moyenn-  
ant la somme  
de \$1.50 une  
montre de fa-  
brication fran-  
çaise, avec bo-  
tier en métal  
nickelé, 18 li-  
gnes, à remon-  
toir, mouve-  
ment à cylin-  
dre, 4 trous en  
rubis avec ca-  
dran à secon-  
des, d'une va-  
leur de \$3.50.  
Tout ache-  
teur qui appor-  
tera CINQ coupons, comme il est dit ci-dessus, recevra  
moyennant cinquante centins, un bracelet ou une épin-  
glette d'une valeur de \$2.00.  
Ces primes pourront être vues au bureau du SAMEDI, 516  
rue Craig.

## UN DILEMME

*Madame Kat.* — Qu'avez-vous donc, Madame  
Pat, vous avez l'air troublé ?*Madame Pat.* — M'en parlez pas j'ai besoin d'un  
quart de thé et d'un beurrier et je ne sais pas si  
je dois aller chez le marchand de thé qui donne  
des beurriers ou chez le marchand de beurriers  
qui donne du thé.

## FAUDRAIT PAS RECOMMENCER

— Ce de Cornillar est insupportable avec ses  
grands airs ; avec ça qu'il se couvre d'eau de  
Cologne, ce qui est absolument mauvais goût au-  
jourd'hui.— Pour vous où moi, peut être ; mais chez lui  
c'est une tradition : il descend d'une vieille  
famille cologniale.

## PLEIN D'ASTUCE

— Etes-vous toujours ennuyé par les poules de  
votre voisin ?

— Non ; il les tient enfermées maintenant.

— Comment avez vous pu arriver à ce résultat ?

— Tous les soirs je mettais des œufs dans mon  
gazon et je les prenais le matin alors que mon  
voisin me regardait.

## PAS D'HIER

Deux époux qui comptent ensemble un siècle  
et demi d'âge vont trouver un avocat.— Monsieur, dit la dame, nous voudrions nous  
séparer.

— Pas possible !

— Si, monsieur ; j'ai reçu un soufflet de mon  
mari.

— Un soufflet !... et quand cela

— En 1837 !

## DERNIER SERVICE

*L'homme sombre.* — Vous êtes sûr que ce poi-  
son peut tuer un homme ?*Pharmacien.* — Je vous le garantis. Dites donc  
si vous voulez vous tuer faites moi donc le plai-  
sir de bourrer vos poches de mes circulaires.  
Quand on trouvera votre cadavre ça me fera du  
bien et ça ne peut vous faire aucun mal.

## DÉSÉSPÉRANCE

(Pour le SAMEDI)

A mon excellent ami Paul Baur.

Je parcourais dernièrement un journal littéraire quand une poésie de ce titre tomba sous mes yeux.

"Désespérance"... Quoique je ne sois pas de ceux pour qui une expression heureuse, une phrase artistement ciselée vaut une bonne idée ou fine ou profonde, j'avoue n'être pas insensible au charme mélodique des mots, et "Désespérance" est un de ceux qui sonnent le mieux à mon oreille. Aussi étais-je tout disposé à trouver bonne une poésie par le titre. Si j'eusse pensé à ce corollaire tout indiqué du précepte de la Sagesse des Nations, je ne serais évité la déception qui fut la mienne quand j'appris la cause de la désespérance du poète. Cette cause, pour expliquer son titre, il l'exposait par ses premiers vers, vers dont je ne me souviens naturellement plus, mais qui, en prose vulgaire, pouvaient se résumer ainsi "ce matin, quand je me levai, le ciel était sombre (je cite) : alors (continue-t-il) il s'ensuivit pour mon âme une étrange désespérance" (*sic*). Étrange, en effet, si étrange même que cela m'a dégoûté de lire la suite de sa poésie qui semblait exprimer, autant qu'un rapide et indifférent coup d'œil a pu me l'apprendre, le plus profond dégoût de la vie.

Ainsi, la vue d'un temps sombre, au lieu d'engager ce monsieur à prendre, pour sortir, son parapluie (car telle eût été la seule réflexion que nous aurait suggérée, à nous autres gens simples, ce spectacle assez ordinaire) a imprégné, son âme du plus noir pessimisme ! Si telles sont les idées que vaut au poète sa belle âme sensible, il est à regretter pour lui et pour nous que la nature ne l'ait doté d'un esprit peut être moins alliné mais, à coup sûr, beaucoup plus sain et mieux équilibré.

Si encore ce monsieur avait le bon sens de garder ses impressions pour lui... Mais ce serait le mal connaître (que de le supposer capable d'une telle discrétion : au contraire, il s'empressera d'exhaler ses belles idées en vers que le désespoir, d'ailleurs, rend souvent faux). Il va intéresser à ses douleurs de bonnes âmes pitoyables et il empoisonnera, par la contagion de son pessimisme leur joie de vivre, tout cela, parce que cela le pose et le rend intéressant... Quant à lui, ses douleurs insignifiantes n'ont même pas l'excuse de la sincérité ; elles sont absolument factices et et lui, le poète désespéré mourra à quatre-vingts ans après avoir déclaré, à maintes reprises, qu'il ne lui restait plus qu'à mourir !

Tout cela ferait sourire si on ne pensait que cette comédie trouve des crédules, et qu'eux, les comédiens, le savent bien, volant ainsi et détournant à leur profit, aux véritables malheureux, la pitié qui leur est due.

Oui, alors que les deuils s'amoncellent autour de nous en tel nombre que les deux yeux et la vie d'un homme ne suffiraient pas pour les pleurer, de misérables auteurs ne craignent pas d'user

et d'abuser à leur profit du fonds de pitié qui est dans le cœur de l'homme. Certes, pour un malade, tout le monde trouvera de la pitié ; pitié sincère, mais hélas ! passagère, car son cas, à lui malade, est si banal ! Mais quelle pitié durable, tout lecteur ne ressentirait-il pas pour un poète assez malheureux pour être dégoûté de la vie par la vue d'un ciel morne et sombre !

Celui qui chante l'amour quand il n'y peut plus croire, celui qui veut rire quand son cœur est navré de tristesse, qui dit aux autres d'espérer quand pour lui il n'est plus d'espoir, tous ceux-là sont à plaindre et à remercier ; c'est pour eux un supplice de chanter l'amour, de recommander le rire, l'espérance ; mais ce supplice est un bienfait pour les autres, Mais celui qui se joue des bons sentiments des autres, et qui professe à son profit leur pitié est un misérable histrion de la douleur, un sacrilège du malheur.

JULES BONGRAND.

Correspondant Parisien du "SAMEDI."

## ENCOURAGEANT... POUR L'AUTRE



Mlle Juliette.—Ah ! Monsieur Lécuyer vous avez fait des folies, c'est un présent de nabab que vous m'avez envoyé pour mes étrennes.

M. Lécuyer.—Trop heureux, mademoiselle de savoir qu'il vous a plu (*avec hésitation*) et... Roméo Heureux (*son rival*) que vous a-t-il envoyé.

Mlle Juliette.—Mais rien, je le lui ai bien défendu ; je lui ai dit qu'il ferait mieux de garder son argent pour... (*souriant*) pour plus tard.

## UN GRAND SACRIFICE

Madame.—Auguste, il faut absolument acheter une culotte à notre garçon, celle qu'il a est tellement rapiécée qu'il n'y a plus moyen de l'arranger.

Monsieur.—Que veux-tu que j'y fasse ; je n'ai pas le sou en ce moment.

Madame (*le cœur gros*).—Alors, il ne me reste plus qu'à prendre mon pantalon de bicyclette pour lui en faire un.

## CONNAISSANCE MILITAIRE

Sergent.—Fusilier Lutendresse supposons que vous êtes en faction devant la Salle d'Exercice. Soudainement vous vous sentez saisir par derrière, par deux bras nerveux ; quel cri pousserez-vous ?

Lutendresse.—Je pousserai rien du tout ; je lui dirais : "Allons Marianne pas de bêtises sous les armes, lâche-moi."

## PATER NOSTER

La vieille Jeanne des Bruyères,  
La tête sous son capulet,  
Sur chaque grain de chapellet  
Marmottait tout bas ses prières.  
Dans ses *Pater*, dans ses *Ave*,  
Plus d'un lapsus faisait esclandre,  
Et là-haut, saint Pierre, enervé,  
S'évertuait à la comprendre.  
"— Elle perd son temps, c'est certain ;  
A quoi lui sert, la pauvre fille,  
De débiter, soir et matin,  
Son vieux latin de pacotille !  
Bien mieux ferait-elle, à mon gré,  
De laisser ce soin au curé !"  
Mais le bon Dieu, loin d'en médire :  
"— Bienheureux les pauvres d'esprit !  
Elle ne sait ce qu'elle dit,  
Mais je sais ce qu'elle veut dire !"

ISIDORE SALLES.

## ELLE AVAIT UNE AUTRE IDÉE

Elle.—Les journalistes n'ont plus rien à dire ; en voilà un qui écrit une colonne de bêtises sur une femme qui veut toujours acheter les cravates de son mari ; je ne vois là rien de si particulièrement amusant.

Lui.—Ni moi, d'autant plus qu'elles sont toujours de mauvais goût et de mauvaise qualité.

## L'UTILITÉ DE LA BICYCLETTE

Madame Garleben.—Qu'est-ce que tu as encore à gémir ?

Mademoiselle Garleben.—J'ai cassé ma bicyclette.

Madame Garleben.—Laisse-moi voir ? Tes roues sont trop légères.

Mademoiselle Garleben.—C'est en effet ce qu'on fait de plus faible.

Madame Garleben.—Pleure pas ; je vais porter les deux roues chez la modiste, et avec un peu de garnitures elle en fera deux ravissants chapeaux de théâtre pour toi et ta sœur. Ton père t'achètera une autre bicyclette ; il fera encore des économies.

## ERREUR PERMISE

Dans un trolley

Un voyageur.—Vous n'avez pas honte, monsieur ! mais vous êtes un voleur ! vous avez mis votre main dans ma poche.

Une voyageuse.—Vous mando pardon ; simple erreur ; vous avez un paletot pareil à un que j'avais l'an dernier. Je vais prendre une action contre vous pour m'avoir appelé voleur en public.

Il sort précipitamment.

## CE QU'IL RECEVRA

M. Lesfailli.—Là, alors tout est correct maintenant ! les papiers sont en règle. Dites donc Monsieur le courtier qu'est-ce que je recevrais si je brûlais la semaine prochaine ?

Le courtier d'assurances.—Probablement trois ou quatre ans de pénitencier.

## ATTACHEMENT SINCÈRE



Madame Clafomplein.—Entre, voyons, tu n'es pas du tout intéressant en restant attaché à la portière.  
Monsieur Clafomplein.—J'ai peur pas... maison remue trop... tiens portière; portière me tient...

## ACTE DE FOI

SOUVENIR D'UN JOUR DE L'AN

(Pour le SAMEDI)

A mademoiselle P. F.

Je voudrais, chère enfant, vous dire un de ces jolis contes dont le bon Perrault avait le secret que lui ont heureusement dérobé quelques dames lettrées dont l'exquise spécialité est d'écrire pour l'enfance les charmantes choses qui provoquent ces bruyants éclats de rire, joie si délicieuse de la maison!

Voyez-vous, il n'y a décidément que les femmes pour parler aux enfants le langage qui convient le mieux à la floraison de leur esprit et de leur cœur.

Il y faut apporter une touche si délicate, un tour d'esprit si subtil, avec une pointe de si douce philosophie, que la plume seule d'une femme y peut suffire.

Nous autres, écrivains de profession dont la main s'est alourdie aux coups donnés et reçus dans la bataille de la vie, dont l'esprit s'est assombri en la contemplation douloureuse des misères humaines, nous avons perdu la fraîcheur et la grâce des impressions douces et ne sommes plus aptes à les communiquer à vos tendres intelligences où la vie qui s'ouvre ne doit encore apparaître que parée des chatoyants atours des contes de fées, jusqu'au jour, hélas, trop prochain, où ses réalités brutales commenceront la rude éducation de vos cœurs.

Oh! la vie, quelle terrible balayeuse! Semblable aux plus furieuses vagues de l'océan battant et faisant craquer les flancs des navires, elle bouleverse notre âme en des chocs formidables.

Si le navire n'est pas suffisamment lesté, il ne pourra résister longtemps aux violences des tempêtes. Si notre âme ne l'est non plus, la vie, comme ces furieux coups de vent qui déracinent, déchirent, broient, tout devant eux, la ravagera, en secouera toutes les croyances, et, sur ces fleurs tombées et flétries, nous ne pourrons plus que verser des larmes d'impuissant regret, emportés que nous serons dans les affreuses ténèbres du doute.

Or, le lest de votre âme, mon enfant, vous êtes à la source où vous le pouvez puiser sans jamais la tarir. Emplissez cette jeune âme, fleur divine encore, des pures images qui la frappent dans la sérénité calme et recueillie de votre foyer de famille. Priez Dieu de laisser bien longtemps à vos

côtés les deux chers protecteurs de votre enfance, car vous ne pouvez sortir de leurs mains que parée, dans quelque temps, de toutes les grâces de la jeune fille, et plus tard, ornée de toutes les vertus de la femme.

Oh! vous avez de qui tenir, et vous êtes une des privilégiées de la vie.

Me voici, mon enfant, un peu loin de mon conte; j'y arrive. Après tout, ce n'est pas un conte, au sens figuré du mot; c'est un grave épisode de ma vie que je veux vous conter... en vers.

Je ne vous demande pas si vous aimez la poésie. Fille d'un grand poète, vous avez été bercée aux sons de l'éternelle mélodie des rimes sonores.

Si, à votre âge si tendre, vous n'en pouvez encore bien saisir le sens, vous n'en subissez pas moins, j'en suis sûr, le doux charme de leur musique.

Donc, nous voici au jour de l'an. Il n'apporte sans doute à votre pensée, ce jour si cher aux enfants, que le souvenir des jolis cadeaux des années passées, augmenté

de la joie causée par ceux de l'année nouvelle... Heureux âge!

Hélas! il ne m'apporte que des tristesse, mitigées toutefois par mon éternelle reconnaissance pour l'inappréciable bienfait que Dieu a daigné répandre sur l'hiver de ma vie si violemment bouleversée par tant de chagrins et de défaillances!

Que me resterait-il donc, ô Dieu! à moi qui ai tout perdu en ce monde, si ce n'était votre grâce d'avoir, dans une heure de suprême découragement, raffermi pour jamais ma foi ébranlée?

Il y a de cela des années. J'étais à Rome, traînant, comme un forçat sa chaîne, une existence désolée et sans but. C'est là qu'une vision céleste rendit enfin la lumière à mes yeux. Comme aujourd'hui, c'était le premier de l'an, et je vais vous dire ce qui m'est arrivé, partant du point où j'étais, jusqu'au point où je suis.

J'écris ces vers pour vous, mon enfant, en vous exprimant mon profond regret de n'avoir pas, pour les offrir à l'ineffable pureté de vos yeux, une plume tombée de l'aile d'un ange.

Homme! — D'où viens tu? Qui le sait?  
Où vas tu? — Nul ne peut le dire!  
Conjecturer, qu'est-ce que c'est,  
Sinon parler pour ne rien dire?  
Sur ce point, les plus grands savants,  
Philosophes de toute école  
N'en connaissent à tour de rôle  
Pas plus que les petits enfants.

Etant donné tout le fatras  
De la scolastique imbécile,  
Pourquoi se donner le tracas  
D'une étude au moins inutile?  
Vaut-il pas mieux passer ses jours  
A jouir des choses certaines  
Qui s'offrent à nous par centaines  
Et se renouvellent toujours?

Se contenter de ce qu'on voit,  
N'aller jamais au fond des choses,  
Croire Tartufe un homme droit,  
Phryné plus pure que les roses,  
Et n'estimer point d'autres biens,  
Que ceux que savoure la bouche,  
Il n'est rien de plus qui nous touche,  
Si nous mourons comme des chiens...

...Comme des chiens!... Un soir, assis  
Au mont Pincio, sur la rampe  
De notre villa Médicis,  
— La lune me servant de lampe —

Je venais de tracer ces vers,  
Et, sentant s'exalter ma verve,  
(Grâce au bon vin de "la Minerve") (1)  
J'aurais frondé tout l'univers.

En face de moi, du brouillard  
Enveloppant toute la ville,  
— Magique effet défiant l'art  
De la brosse la plus habile, —  
Comme un mirage des déserts,  
S'élançait loin de notre fange,  
La coupole de Michel-Ange  
Qui semblait flotter dans les airs.

La croix frappée obliquement  
Par la lumière de la lune,  
Étincelait comme un diamant  
Sur le front d'une femme brune.  
Avec quelle maestria  
Les cloches de la Basilique  
Accompagnaient de leur musique  
Les chants de l'Ave Maria!

Venaient-elles du firmament?  
Montaient-elles de la buée,  
Je ne savais à ce moment,  
Mais je voyais, dans la nuée,  
Apparaître de toutes parts  
D'innombrables ombres humaines  
Qui secouaient de lourdes chaînes  
Sur la poussière des Césars.

Ces fers étaient rouges de sang...  
Du sang aussi tachait les voiles  
Qui couvraient ces ombres glissant  
A travers une mer d'étoiles.

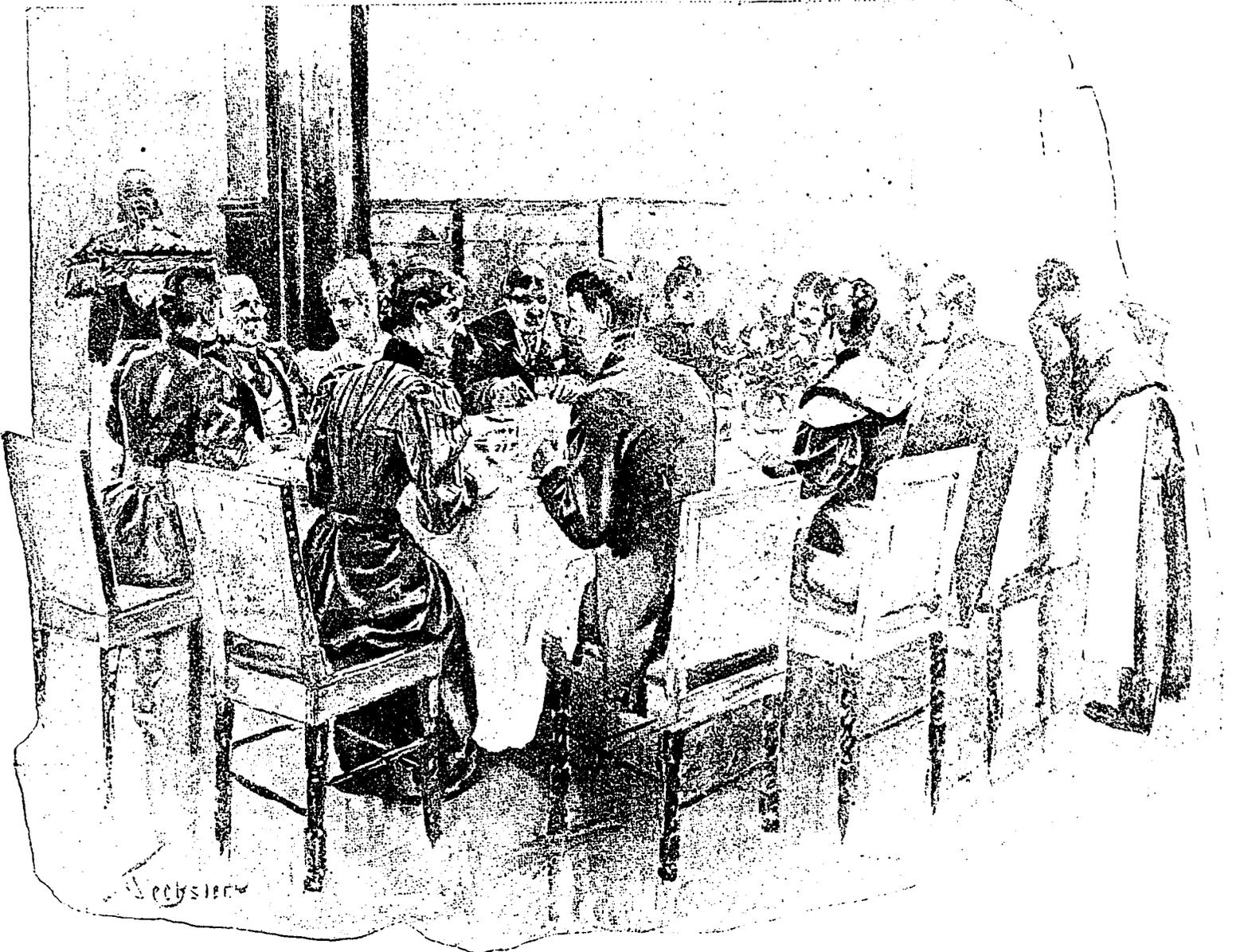
(1) Grand Hôtel de Rome.

## NOS MÉDECINS



— Vous avez l'air bien enrhumé, cher confrère.  
— Ne m'en parlez pas! je tousse comme un client  
qui... n'a pas payé son compte de l'année.

## TROP GALANT DE BEAUCOUP !



Laure (qui a coiffé Sainte-Catherine depuis longtemps). — La coutume veut qu'on choisisse sa voisine pour reine... mais vous n'avez pas pris de gâteau, M. Legéné.  
M. Legéné — Ah ! Mademoiselle, c'est que d'être près de vous m'a complètement coupé l'appétit.

On n'entendait aucune voix.  
Chaque spectre, inclinant la tête,  
Du dôme gravissait le faite  
Et, longuement, baisait la Croix.

Soudain éclata près de moi,  
Dans la nue, une voix terrible  
Qui me disait : " Malheur à toi,  
Si ton âme reste insensible !  
Regarde ! Au son de l'Angelus,  
Tous les martyrs des catacombes,  
Matin et soir quittent leurs tombes  
Pour venir adorer Jésus."

" C'est pour la Foi que tous sont morts,  
Bravants les plus affreux supplices  
Soutenus par le pain des forts  
Et le sang divin des calices.  
Ceux-là croyaient à l'avenir  
Promis par le Verbe fait homme,  
Et leurs âmes planent sur Rome  
Pour pardonner et pour bénir !"

Homme ! D'où viens tu ? — Je le sais !  
O voix ! Je crois t'entendre encore...  
J'ai renié ce que j'aimais,  
Je viens de Dieu, je crois, j'adore !  
— Où vas-tu ? — Vers la liberté !  
Courbant mon front dans la poussière,  
Par la Vertu, par la Prière,  
Je vais à l'IMMORTALITÉ !

MAURICE DE PRADEL.

Montréal, 1er Janvier 1895.

## MOTS D'ENFANTS

Bébé fait sa prière :  
" Mon Dieu bénissez moi ainsi que mes deux  
petits amis Jean et Pierre, et ne nous laissez pas  
mourir ; mais si l'un de nous doit mourir j'aimerais  
mieux que ce soit l'un des autres. Amen."

Lili. — Maman, maman, viens vite.

Maman. — Qu'est-ce qu'il y a ?

Lili. — Une souris dans la cuisine et ce pauvre  
Pussy est tout seul avec elle.

Visiteur. — Mon petit ami je désire voir ta  
mère, est-elle engagée ?

Lucien (7 ans). — C'est ma grande sœur qu'est  
engagée ; maman, elle est mariée.

— Mon père, je m'accuse d'avoir toussé pendant  
toute la nuit.

— Mais, mon enfant, ce n'est pas un péché.

— Alors, pourquoi papa disait-il encore ce matin :  
l'excès en toux est un défaut.

Son fils, gentil garçonnet de cinq ans était sur  
ses genoux, sa figure rayonnait de joie en contemplant  
son rejeton.

— Papa (dit l'objet de sa fierté en montrant  
des ouvriers qui travaillaient de l'autre côté de  
la rue) papa qu'est-ce qu'ils font ces hommes là ?

— Ils construisent une maison mon enfant.

— Pourquoi ?

— Parcequ'ils sont payés pour ça.

— Qui les paie pour travailler ?

— L'homme qui fait bâtir la maison.

— Pourquoi qu'il les paie ?

— Pour bâtir la maison.

— Pourquoi ?

— Parce que... parce qu'ils ne bâtiraient pas la  
maison s'il ne les payait pas.

— Pourquoi qu'ils ne la bâtiraient pas ?

Papa ne répondit pas mais sa figure était moins  
joyeuse.

— Papa pourquoi l'homme qui fait travailler  
les hommes qui bâtissent la maison a-t-il besoin  
d'une maison ?

— Pour y demeurer.

— Est-ce qu'il ne demeure pas dans une maison  
maintenant ?

— Si.

— Alors pourquoi qu'il a besoin d'une autre  
maison ?

— Pour que d'autres personnes puissent y  
demeurer.

— Quelles personnes ?

— Des hommes, des femmes, des petit garçons  
et des petites filles.

— Pourquoi qu'ils veulent demeurer dans la  
maison ?

— Parce qu'ils doivent demeurer quelque part.

— Qui ?

— Les personnes.

— Quelles personnes ?

— N'importe quelles personnes.

— Pourquoi ?

A ce dernier pourquoi le chérubin, orgueil de  
son papa, vit se dessiner au dessus de sa... tête  
l'ombre d'une main formidable qui lui fit pousser  
des cris de paon et gagner la porte au plus vite  
de crainte d'une collision avec cette ombre.

## DOUTEUX !

Dude. — Docteur je ne sais ce que j'ai, mais j'ai  
le cerveau complètement pris.

Docteur (distrain). — Ah ! bon, l'avez-vous  
porté avec vous.



## CHRONIQUETTE

Quoique le grand chef de la rédaction du SAMEDI m'eût joué le tour du boniment du jour de l'an, je n'éprouvai la moindre rancune à son égard et l'invitai cordialement à venir tirer les rois, en famille.

Il refusa net et sec.

Ce refus m'étonna quelque peu et je voulus en connaître la cause. Après bien des taquineries il se rendit à ma demande et me conta l'histoire suivante :

\* \*

Le roi boit ! le roi boit !! Le Rrrroi boit !!!!  
Ah ! les monstres ! m'ont-ils fait assez souffrir avec ce cri là, un soir d'Epiphanie, il y a..... chut !..... C'était au temps où je n'avais pas encore deux poils blancs dans ma barbe.

D'ailleurs à l'époque en question, je ne portais pas encore une barbe, par cette simple raison que, malgré tous mes razors et l'application fréquente de graisse d'ours, elle ne devait surgir qu'une dizaine d'années plus tard.

Donc, un soir de Rois, il y a très, trop longtemps même, on criait à mes oreilles rouges de honte :

—Le roi boit ! le roi boit !! Le Rrrroi boit !!!!  
Et je buvais mes larmes.

Pourquoi ? ah ! voilà !... Parce que j'étais un jeune et timide enfant, et que je ne savais pas avaler les plaisanteries même les plus innocentes ; parce que toute émotion me faisait venir les larmes aux yeux.

Déplorable système nerveux !

C'est en vain qu'on essayait de me consoler ; je ne pouvais digérer ma subite élévation au trône,

## UNE VISITE



Jim. — Dépêche-toi Louis, mets ton soulier, j'entends Santa-Claus qui arrive.

ma royauté me pesait. J'aurais donné je ne sais quoi pour déposer la couronne.

Cruels soucis inséparables de la puissance ! C'est la leçon des grands !

Eh ! les avais-je désirés, du reste, ce rang suprême, cette distinction flatteuse ? Jamais.

Au contraire, comme on dit. Au moment où le gâteau traditionnel fit son apparition sous la blanche serviette, j'avais secrètement prié les divinités de détourner de moi ce calice. Faites — ô hasard ! m'étais-je écrié — à voix basse, — que la fève ne se trouve pas dans ma put de gâteau !

Rien qu'à l'idée que je pouvais être désigné par le sort pour présider l'assemblée, je pâissais, je rougissais.

Tous les yeux vont se tourner vers moi, brillants et malicieux, si je suis le roi ! songeais-je. Horrible moment ! Et puis, il faudra choisir une reine ? Jeter avec grâce la fève dans le verre d'une dame, qui se moquera de moi, qui rira, qui haussera les épaules de pitié, de dédain, peut-être ! Perspective épouvantable !

On retira d'abord la part du Bon Dieu et celle de l'absent. Puis ma petite cousine choisit sous la serviette les morceaux de la galette et les distribua à la ronde.

Je pris le triangle du gâteau qui m'échut d'une main tremblante.

Un instant j'eus une lueur d'espoir. Je ne sentais pas la fève sous mes doigts. D'ailleurs j'étais bien décidé à la jeter sous la table, si je la trouvais. Mais un de mes voisins, Chamillon — vous connaissez Chamillon le blagueur — se mit à dire :

C'est le petit qui Pa ! Je la vois !

Je dus tout avouer. Premier moment de honte ; le sang me bourdonnait, et mes oreilles me semblaient flamber.

—Allons, choisis ta reine me cria-t-on de tous côtés.

—Ma reine ! — Oh ! si j'avais pu me dérober par la fuite à cette désolante prérogative ! Les remords du gouvernement personnel m'apparurent dans toute leur force, alors, que faire ?

—J'aimais bien ma petite cousine. Et volontier je l'eusse prise pour ma compagne. Mais, dois-je le dire, j'étais, comme tous les jeunes gommeux, fasciné par la beauté imposante d'une dame qui aurait pu être ma mère et peut-être ma grand'mère.

Je mourais d'envie de l'embrasser. En un mot timide et romanesque, j'aurais de grand cœur, donné ma vie pour elle, comme disaient les héros de tous les romans que j'avais lus.

Mais la choisir pour reine, Elle ! et devant tout le monde ! Ah ! la rude tâche !

—Allons, allons, décide-toi ; voyons ?

Tous — les monstres — ils me pressaient, en riant, de dévoiler publiquement mes préférences.

Il fallait obéir ! D'un air gauche et profondément stupide, je mis la fève dans le verre de la dame en question.

On battit des mains. Je passai du rouge sombre à l'écarlate. Et la dame, entendant dire que la vérité sortait toujours de la bouche des enfants, se mit à sourire, fort gracieusement.

La reine choisie, il ne me restait plus qu'une formalité absolument terrible à remplir. Je devais donner à plusieurs reprises le signal de boire.

J'hésitai longtemps. Enfin profitant d'un instant de conversation générale et de joyeux tumulte, je portai mon verre à mes lèvres, à la dérobée, hélas ! je devais avaler la grandeur jusqu'à la lie.

L'infâme Chamillon m'aperçut, et de sa voix la plus forte, il se mit à glapir.

—Le Roi boit ! le Roi boit !! le Rrrroi boit !!!!

Ahuri j'avalai de travers et pensai mourir.

Les dames en fidèles sujettes, vinrent me rendre mille petits services, on me tapa dans le dos, on me fit boire des grands verres d'eau froide.

Enfin, quand je revins à moi, je rencontrai les regards courroucés et méprisants de ma Reine qui me dit :

## INDIGNITÉ PROFESSIONNELLE



Vagabond. — Madame vous m'avez nourri et habillé ce matin ; j'ai voulu vous en récompenser, ne touchez pas à ces caractères sténographiques.

Madame Lacharitable. — Que signifient-ils ?

Vagabond. — Qu'il y a deux hommes dans la maison et trois chiens féroces dans la cour. Ayez pas peur vous verrez pas un membre de la confrérie tant que ça restera sur votre clôture.

—Petit imbécile, quand on ne sait pas se conduire dans le monde on reste chez soi.

Pendant ce temps-là les autres hurlaient, chamillon en tête :

—L'embrassera ! l'embrassera pas !!

Je ne l'ai pas embrassée ; elle me faisait peur !

Depuis ce jour néfaste vous me croirez si voulez, Pomponnette, mais le souvenir de ma colossale timidité et de ma bêtise m'a toujours empêché de tirer les Rois. Je suis sûr que si la fève m'échait je serais aussi idiot que dans le temps.

\* \*

Rien ne vaut comme d'essayer, répondis-je au grand chef.

Et voilà comment la rédaction du SAMEDI tirera les Rois en famille... journalistique.

POMPONNETTE.

## UN PARI

La scène se passe sur le boulevard Béranger.

M. X... se promène avec un de ses amis ; devant lui marche un ténor archi sifflé dans tous ses rôles ; il fredonne par habitude.

—Je parie, dit M. X..., à son ami, que je donne un coup de pied où vous savez à ce monsieur que vous voyez là, et qu'au lieu de se fâcher il me remercie.

—C'est que vous le connaissez, que c'est un de vos amis, car autrement...

—Je ne lui ai jamais parlé, il ne me connaît pas, répond M. X...

—En ce cas, c'est parié.

Les deux amis se tapent dans la main.

Aussitôt M. X... s'avance derrière le ténor, choisit bien son moment et lui lance le plus franc coup de pied qui ait jamais été donné.

Le ténor se retourne, étonné et furieux, s'avance vers M. X... qui, sans se déconcerter, retire poliment son chapeau et lui dit avec l'air du plus profond repentir :

—Excusez-moi, Monsieur, j'avais cru reconnaître la voix de mon ami Faure.

Ravi de ce compliment, — le premier qu'il ait jamais reçu, — le ténor ne put s'empêcher de répondre un : " Ah ! Monsieur, vous êtes trop bon ! " qui fit gagner son pari à M. X...

N. B. — Eviter de recommencer cette plaisanterie, qui, si elle était connue, pourrait avoir un dénouement moins aimable.

## RIEN D'ÉTONNANT



—Toujours pas de servante ! personne ne répond à mon annonce. Voyons voir si elle est dans le journal. La voici, (*lisant*). On demande une servante dans une petite famille ; ne doit pas être jolie ; bons gages. Jacques avait raison en me disant qu'il était inutile de mettre cette annonce mais pourquoi ? car mes amies se plaignent toujours d'avoir trop de réponses à celles qu'elles mettent.

## DEUX EXPLOITÉS

(Neuf heures du soir. Dans un bar. Quelques clients dans la salle consomment dans l'âcre fumée des pipes et des cigares. La porte, poussée violemment, livre passage à deux hommes : l'un grand et maigre, l'autre petit et trapu. Les deux nouveaux venus, après avoir salué les autres clients, s'installent gravement devant le comptoir.)

LE MONSIEUR GRAND ET MAIGRE. — Naturellement... qu'allons-nous boire, Victor ?

L'INTERPELLÉ (Victor). — Mais... mon vieux Charles... j'sais pas... c'que tu voudras !... J'ai pas d'goût, moi... d'mande quéqu' chose... et j'prendrai comm' toi !

CHARLES. — Ben, dis donc ?... si on buvait une goutte de brandy des familles !... quoi qu'tu en penses ?

VICTOR. — Aïlons-y pour un coup !...

CHARLES, au patron de l'établissement, lequel, attend la commande. — Donnez-nous du brandy, vous savez, du bon...

(Le patron va vérifier la bouteille demandée et la met devant les deux amis.)

VICTOR. — Eh bien ! qu'en, mon vieux Charles, tu sais pas... le brandy ça m'tente pas...

CHARLES. — Eh ben, prenons aut' chose !

VICTOR. — Réflexions faites, j'préfère boir' d'la bière !

CHARLES, au patron. — Changez le brandy pour deux verres de bière, ça fera le compte.

(Les deux hommes restent une heure à bavarder de leurs affaires, puis se décident à partir quand ils entendent sonner 10 heures 1/2.)

CHARLES. — Alors c'est conv'nu, tu viendras déjeuner d'main à la maison... n'amène pas ta bourgeoise, parc' qu'on n'peut pas rigoler quand elle est là !...

VICTOR, fortement alléché par la promesse de son ami. — Ah ben ! alorsss, pour sûr que j'vais pas manquer l'occasion...

(Tout en discourant de la sorte, ils sont arrivés devant la porte. Le patron, qui les voit s'en aller, a quelque inquiétude pour ses deux vers de bière.)

—Messieurs !... messieurs !...

VICTOR. — Quoi !...

LE PATRON. — Et vos deux verres ?

VICTOR et CHARLES, ébahis. — Eh bon ?

LE PATRON. — Mais... vous n'avez pas payé !

CHARLES. — Y'a donc quéqu' chose à payer ?

LE PATRON, impatienté. — Mais vos consommations... vos deux verres de bière...

VICTOR. — Quoi, nos deux verres... quéqu' vous ulez dire !...

LE PATRON. — Eh bien ! les deux verres que us avez bus... vous n'les avez pas payés !...

VICTOR. — Quoi qu'vous m'chantez avec vos deux verres de bière... pisqu'on les a changés contre les deux de brandy !...

LE PATRON. — Mais vous n'avez pas payé le brandy !

CHARLES. — Ah ben ! alorsss, elle est bien bonne celle-là ! Ah ça ! pour qui qu'vous nous prenez... vous vous moquez d'nous... as que vous croyez qu'on va vous payer du brandy qu'on n'a pas bu !... Ben, elle est forte celle-là !

(Les clients, qui ont jusqu'alors considéré la discussion d'un oeil distrait, regardent maintenant les deux amis avec stupeur et cherchent en vain à comprendre le langage tenu par Victor et Charles.)

LE PATRON. — Enfin, messieurs, y'a eu' chose certaine, vous avez bu les deux verres de bière, n'est-ce pas ?

VICTOR. — D'accord !

LE PATRON. — Eh ben ! vous d'vez m'les payer.

CHARLES. — Mais j'vous répète pour la centième fois qu'on nous les avons changés contre les verres de brandy.

LE PATRON. — Vous n'voulez pas m'ayer ? Non !... Eh bien, j'vais app'ler un homme de police !

CHARLES. — Ah ! si vous l'prenez sur c'tou-là, j'vais vous les payer vos deux verres... uniquement pour n'pas avoir de déagrément. (*Il se fouille et tend l'argent au patron*) Tenez, v'là !... mais sûr que j'vais signaler à tous les amis qu'dans vot' sa'e boîte on est forcé payer c'qu'on n'boit pas ! (*Ils sortent.*)

Dans l'établissement, un vieux monsieur s'exclame silencieusement :

— Ont-ils eu tort, ont-ils eu raison ?

X.

## THÉÂTRE ROYAL

Pendant cette semaine du jour de l'an ou joué au Théâtre Royal la comédie mouvementée *The Captain's Mate*, dans laquelle le principal rôle est tenu par la charmante et jeune artiste, Florence Bindly. Cette pièce est pleine de situations intéressantes, amusantes et touchantes. Miss Bindly joue quatre rôles différents dans lesquels elle montre son grand talent de musicienne sur le xylophone, la harpe, ainsi que dans des fantaisies sur les clochettes et les verres.

Miss Bindly est supportée par une troupe de premier choix, composée d'acteurs et d'actrices connus.

Cette Compagnie voyage avec ses propres décors et les effets scéniques sont aussi beaux que nouveaux et surprenants.

Le Royal ne pouvait choisir une meilleure pièce et de meilleurs artistes pour cette semaine de fêtes.

La semaine prochaine : *The Boy Tramp*.

## QUEEN'S THEATRE

Cette excellente actrice, Miss Marie Burroughs, a paru pour la première fois au Queen's Theatre lundi dernier et a remporté un succès des plus mérités. — Elle a joué cette semaine deux pièces, dans lesquelles elle s'est rendue célèbre, de concert avec M. E. S. Willard, qui est lui aussi un acteur du plus grand mérite.

La première pièce, *The Profligate*, est de la plume de A. W. Price, et la seconde est un grand drame par Henry Arthur Jones, cette dernière pièce sera jouée samedi après-midi et soir et mérite d'être vue, la troupe est une des plus fortes qui aient encore parues au Queen's, et comprend Louis Marsen, le principal acteur de A. W. Palmer's Stock Co, John E. Killen, Theo. M. Brown, Harry Saint-Maur, W. H. Willots, Harry Barfoot, Miss Kate Lester, Marion Abbott, Eleanor Perry and Estelle Green.

## ILLUSIONS !

Bouleau. — Il y a dans deux bureaux de ma rue deux jeunes commis qui sont au désespoir.

Rouleau. — Comment ça ?

Bouleau. — Ils ont flirté pendant une semaine de leur fenêtre, à travers la rue ; ils se prenaient l'un l'autre pour une jeune fille.

## LA NEIGE

Fraîche, douce et pure neige,  
Qui te balances galement  
Dans les airs. — Dieu te protège !  
Craint la terre qui te ment :  
Ah ! remonte au firmament.

Elle danse et tourbillonne  
Sous sa charmante couronne  
D'argent et de diamant.

Mon prudent conseil la blesse.  
J'ajoute... mots superflus !  
Elle tombe avec noblesse  
Elle ne se relève plus.

Privée, hélas ! du mystère,  
La voilà qui git sur terre ;  
Dans l'attente de la mort,  
Elle rampe avec effort.  
Bientôt, jaunâtre et foulée  
Aux pieds froids et rudoyants  
Des gens de cette vallée,  
On voit ses yeux larmoyants  
Regretter vertu gentille.

Je te parle, ô jeune fille !

FERTILLET.

## UN SAVANT

Professeur de chimie. — Que trouve-t-on dans dans l'eau de mer en dehors du chlorure de sodium ?

L'élève. — Des poissons, Monsieur.

## SON PLAN

Vieux monsieur. — Tu n'as pas honte, à ton âge, de fumer un cigare ? jette le moi bien vite par terre.

Gamin. — Pour que vous le ramassiez et le fumiez ; pas d'affaire.

## MAL BALANCÉ

Gus. — Qu'est ce qu'il a donc cet idiot de Dudamort à marcher de côté comme ça ?

Bob. — Il faisait sa raie dans le milieu depuis sept ans et son équilibre a été rompu depuis huit jours qu'il la fait sur la côté.

## PAROLES IMPRUDENTES



Madame (avec colère). — Je voudrais bien voir un homme m'embrasser !

Vieux Monsieur. — Je le crois, mais il serait plus convenable de ne pas l'avouer.

# LE CARILLON des ROIS MAGES

Gaiment, sans lenteur

PIANO

Ped

Ped

al Coda pour finir

LES BERGERS

*esceudo et sans collente* *pp* *avec simplicité et douceur*

Ped \* *sustentuto*

LES MAGES

poco allarg. Tempo 8

*p et un peu lourd* *sempre pp*

Ped

Tempo

*ritardando* *ppp* *avec Ped*

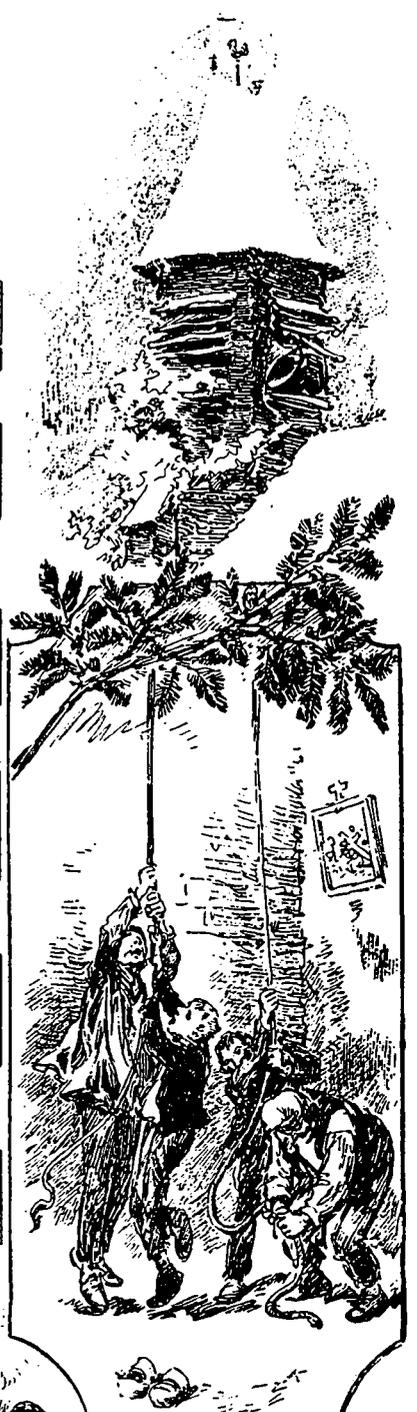
\* Ped \* Ped \*

poco rit Tempo

*tres doux et chantant le son tres enveloppe* *crece poco a poco*

Ped \* Ped \* Ped

poco allarg



CODA

*col Ped*

Religioso poco ritardato ma non troppo

*ans rall. mf* *p* *f p subito* *cresce*

Ped

AU BON VIEUX TEMPS



LE ROI DE LA FÈVE.

## LA VIE COURANTE

(Pour le Samedi.)



Quoi que vous faites avec une brosse de poupée ?

## UN ENFANT TERRIBLE

ALBERT LIVAROL 30 ans, PAULETTE BELLEGARDE 7 ans.

La scène se passe dans le salon de Madame Bellegarde.

LIVAROL (à la femme de chambre qui se tient à la porte).—C'est bien j'attendrai; mais remettez ma carte à Madame Bellegarde dès qu'elle rentrera.

LA FEMME DE CHAMBRE.—Oui, monsieur. (Elle se retire en fermant la porte.)

LIVAROL (s'avançant vers un miroir placé entre les deux fenêtres).—Al-lons! bon, encore ma cravate; jamais je n'ai pu en porter une qui consentit à rester à sa place (il essaie en vain d'arranger son épingle). C'est inutile, j'aggrave encore la position. (Il tire son paletot par les pans et fait monter son faux-col.) Je sais que les femmes prétendent qu'elles se soucient fort peu de l'apparence d'un homme; mais je sais aussi, que Virginie, pour l'avoir entendue, ne se gêne pas pour critiquer l'élégance de celui-ci ou de celui-là! Décidément c'est une grande faute de payer son tailleur à la première sommation, ils perdent tout respect pour vous, on ne m'y prendra plus. (Il continue à réarranger sa toilette devant la glace, tout en parlant.) Après tout j'espère que la petite madame Bellegarde ne sera pas trop sévère. Comment va-t-elle me recevoir? Elle est si frêle, si sensitive qu'on a toujours peur de lui parler de choses sérieuses! Pauvre Virginie! j'imagine qu'on ne l'a pas consultée pour la marier, quelle cruauté d'avoir uni un enfant semblable à un homme assez vieux pour être son père! Aussi elle a été veuve avant qu'elle eut atteint sa vingtième année, et Paulette n'a que sept ans. Comme je vais la rendre heureuse, si elle me le permet! C'est ridicule d'être nerveux comme je le suis; je suppose que tout le monde l'est au dernier moment; mais enfin c'est ridicule car je n'ai aucun doute sur la nature de sa réponse. (Il arrange ses cheveux.) C'est égal je suis inquiet malgré moi. Je crois réellement que si (Il tire une petite brosse de la poche de son gilet et la passe sur ses moustaches) elle ne voulait...

PAULETTE (qui est entrée sans bruit, le regarde avec de grands yeux étonnés).—Quoi que vous faites avec une brosse de poupée? monsieur Livarol.

LIVAROL (se retournant vivement en cachant sa brosse).—Ah! tiens, ma petite Paulette, comment vas-tu?

PAULETTE (sans enthousiasme).—Oh! très bien. (Avec insistance.) Pourquoi que vous portez une petit brosse comme ça sur vous? Dites le moi.

LIVAROL (riant un peu nerveusement).—Pourquoi? mais t'es bien curieuse, aujourd'hui. (Il s'assoit et l'attire près de lui.) Parce que vois-tu, il faut toujours avoir soin de soi, de ses vêtements, alors...

PAULETTE.—Je vois! C'est comme maman avec son pompon à poudre; seulement elle ne le porte pas comme vous; elle le met dans son mouchoir. Alors quand elle en a besoin, elle fait semblant de se moucher.

LIVAROL.—Ah! moi aussi je vois ça!

PAULETTE (s'asseyant sur ses genoux).—Est-ce que vous attendez maman?

LIVAROL.—Oui. Veux-tu rester avec moi et me tenir compagnie?

PAULETTE.—Ça dépend; est-ce que vous allez me demander une fable, ou la danse serpentine ou autre chose?

LIVAROL (vivement).—Non, non. Tu m'as déjà montré tous tes talents.

PAULETTE (contente).—Alors, je reste.

LIVAROL (tirant un sac de sa poche).—Qu'est-ce que tu penses qu'il y a la dedans?

PAULETTE.—Des bonbons.

LIVAROL.—En veux-tu?

PAULETTE.—Oui, mais vous savez j'embrasse pas.

LIVAROL (riant).—Pourquoi?

PAULETTE.—J'aime pas ça. Tous ceux qui m'apportent des bonbons, veulent m'embrasser; moi ça m'ennuie à la fin, quand je serai grande je n'embrasserai personne, excepté maman. Je l'ai dit l'autre jour à monsieur Maxime Lehardy qui m'a répondu que j'avais raison et qu'il était près à faire le même vœu.

LIVAROL.—L'impertinent? Ta maman était là?

PAULETTE (croquant ses bonbons).—Oui.

LIVAROL (à lui-même).—Pauvre petite femme! quelle sera heureuse quand je l'aurai débarrassée de tous ces dudes.

PAULETTE.—Oh! vous savez je ne pense pas que maman a été fâchée contre monsieur Maxime; elle a ri, et lui a dit qu'il n'était pas assez riche pour avoir le droit au monopole. Qu'est-ce que c'est que ça un monopole?

LIVAROL.—Petite curieuse! (il lui tire les oreilles) Pourquoi appelles-tu M. Lehardy, monsieur Maxime?

PAULETTE.—Parce que maman l'appelle comme ça, (dégageant ses oreilles des mains de Livarol) j'aime pas ces manières-là, moi; je monte dans ma chambre.

LIVAROL (la retenant).—Oh! non, ma petite coléreuse, tu as promis de rester avec moi.

PAULETTE.—Alors je resterai, mais vous savez c'est pas gentil de donner des noms aux gens, même quand c'est vrai; maman le disait l'autre jour.

LIVAROL.—Je l'avoue; du reste ta maman à toujours raison.

PAULETTE.—Je le sais. Tante Pauline — vous la connaissez tante Pauline — elle dit que maman à la douceur d'une colombe...

LIVAROL.—Elle a raison.

PAULETTE.—Et la prudence du serpent.

LIVAROL.—Vraiment? Et pourquoi tante Pauline dit-elle cela?

PAULETTE.—Je sais plus, moi. (Vivement) Est-ce que c'est bien dangereux d'être compromise?

LIVAROL (très surpris).—D'être quoi?

PAULETTE.—Je veux le savoir, parce que l'autre jour Monsieur Maxime voulait que maman aille avec lui au théâtre et maman lui a dit qu'elle avait peur d'être compromise. Alors, elle a beaucoup pleuré: comme moi quand on veut que j'aille chez le dentiste.

LIVAROL (gêné).—Pleuré?

PAULETTE.—Oui; et Monsieur Maxime m'a envoyée en haut chercher le mouchoir de maman. J'ai cherché partout; je pouvais pas le trouver puis-que quand je suis redescendue maman l'avait sur ses genoux.

## ELLE CASSE TOUT



—Quand la cuisinière se marie-t-elle ?

—Elle ne se marie plus; elle a brisé son engagement.

—Comment elle brise aussi ces choses-là ?

PAS D'ERREUR



*Marité.*—Docteur, je ne puis m'ôter de l'idée que ce pauvre Téléphore a été enterré vivant.  
*Marié (qui a succédé à Téléphore dans le cœur de sa fiancée).*—Tranquillisez-vous : c'est moi qui l'ai soigné.

UN FAMEUX SONNET

Nous trouvant en pleine saison de dîner et par suite de victuailles, il nous paraît tout à fait opportun de donner le fameux sonnet à la gloire du cochon.

Car tout est bon en toi, poil, peau, chair, graisse, tripe ;  
 On t'aime galantine, on t'adore boudin.  
 Ton pied, dont une sainte a consacré le type,  
 Empruntant son arôme au sol périgourdin.

Dut réconcilier Socrate avec Xantippe.  
 Ton filet qu'embellit le cornichon badin  
 Forme le déjeuner de l'humble citadin ;  
 Et tu passes avant l'oie au père Philippe.

Mérites précieux et de tous reconnus :  
 Morceaux marqués d'avance, innombrables, charnus ;  
 Philosophe indolent qui mange et que l'on mange !

Comme, dans notre orgueil, nous sommes bien venus  
 A vouloir, n'est-ce pas, te reprocher ta fange ?  
 Adorable cochon, animal — roi, — cher ange !

Charles MONSELET.

ET LE CONDUCTEUR SE FACHA !

— Voulez-vous me prévenir quand nous serons à la rue Saint-Philippe ? demanda-t-elle au conducteur.

Quelques minutes après le conducteur cria :

— Rue Saint-Philippe.

La femme ne bougea pas.

— Rue Saint-Philippe, hurla le conducteur.

La femme le regarda fixement, mais ne se leva pas.

— Madame c'est ici la rue Saint-Philippe ; vous descendez ici.

— Moi, pas du tout ; je veux descendre à la rue Saint-Laurent et comme on m'a dit que la rue Saint-Laurent était la troisième après la rue Saint-Philippe, que je connais parce que c'est là que demeure ma cousine, j'ai pensé que je n'aurais qu'à compter la troisième après que vous m'auriez indiqué la rue Saint-Philippe. Comme ça je n'aurai pas besoin de vous déranger pour m'indiquer la rue Saint-Laurent. Merci.

Le conducteur devint rouge comme son poêle et sonna deux fois avec une vigueur peu commune.

C'EST POUR A CÔTÉ

*Paturot (à un homme qui frappe furieusement à sa porte à 2 heures du matin).*—Eh ! là-bas, vous friez mieux de jeter tout de suite la porte par terre, que voulez-vous ?

*Le frappeur.*—Oh ! je ne veux réveiller aucun membre de votre famille : c'est seulement pour les gens d'à côté que je frappe, je n'ai pas ma clef et leur porte n'a ni sonnette ni marteau.

LIVAROL.—Sur ses genoux ?  
 PAULETTE.—Oui. Je pense que les gens pourraient avoir [plus de mémoire : ils m'envoient toujours chercher des choses qu'ils n'ont jamais perdues ?

LIVAROL (*pensif*).—Je le crois.

PAULETTE.—Dites donc : est-ce que vous tomberez à genoux, quand vous demanderez la main de maman ? dites le moi.

LIVAROL (*bondissant*).—Quoi ?

PAULETTE (*calmement, et croquant de temps en temps un bonbon*).—Je voudrais vous voir ! Je crois que ce sera amusant ! Maman et tante Pauline en causaient l'autre jour. Tante disait que vous seriez comique à mourir et maman disait que vous étiez assez amoureux pour faire n'importe quoi ! Est-ce vrai ?

LIVAROL.—Je... je...

PAULETTE (*doucement*).—Je voudrais bien que non ; parce que vous savez tante Pauline a dit qu'après tout ça manquait de gaieté à la fin et maman a répondu oui...

LIVAROL (*vivement*).—Elle a répondu oui ?

PAULETTE (*continuant*).—... Mais qu'il fallait bien en passer par là, à cause de vos cent mille piastres que vous avez mis dans les petits chars et qui couvrent beaucoup de défauts.

LIVAROL.—Mes...

PAULETTE (*continuant*).—... Vous n'avez pas peur de les perdre vos cent mille piastres que vous avez mis dans les chars ? pourtant si le conducteur ne les rapportait pas ? ou si on les volait ?

LIVAROL (*retrouvant son sang froid*).—Tu es bien sûre que ta maman a dit que ça couvrait beaucoup de défauts ?

PAULETTE.—Oui.

LIVAROL.—Elle est bien bonne, ta mère.

PAULETTE (*sèchement*).—Maman est toujours bonne. L'autre jour le pauvre Monsieur Maxime n'avait pas de fleurs à sa boutonnière, et maman lui a donné une magnifique rose de son bouquet ; alors Monsieur Maxime lui a dit...

LIVAROL (*s'oubliant*).—Au diable ce qu'il a dit !

PAULETTE (*froissée*).—Oh ! M. Livarol, ce n'est pas bien, ça ; maman vous gronderait.

LIVAROL (*s'emportant*).—Que ta mère aille... allons, au revoir, petite Paulette.

PAULETTE (*surprise*).—Est-ce que vous n'attendez pas maman ?

LIVAROL.—Non. Dis à ta mère que tu m'as raconté beaucoup de choses qui m'ont intéressé et (*griffonnant quelque chose sur une carte de visite qu'il a tirée de sa poche*) tu donneras cela à ta mère de ma part.

PAULETTE.—Quoi que vous avez écrit là dessus ? P. P. C. Est-ce que ça veut dire quelque chose ?

LIVAROL.—Si ta mère te le demande tu lui diras que ça signifie que n'étant Pas Plus Confiant qu'il ne faut je Pars Pour Californie.

PAULETTE.—Comprends pas.

LIVAROL.—Ta maman comprendra. Au revoir, petite Paulette.

PAULETTE (*le suivant jusqu'à la porte*).—Au revoir. (*Elle ferme la porte.*) Il n'est pas aussi aimable que Monsieur Maxime, mais il apporte de plus gros sacs. (*Elle s'assoit et continue à croquer des bonbons.*)

LEFURET.

UN BON FILS

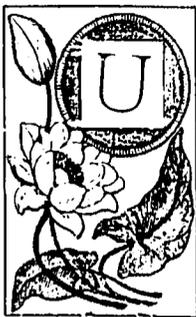


*Maman.*—Quel bon garçon ! Ecoute un peu papa ! (*lisant*) " Demain c'est la fête à papa. Je t'envoie 25c en timbres-poste pour acheter une belle canne à mon cher papa, pour sa fête." C'est gentil n'est-ce pas. Oh ! il y a un *post-scriptum* (*lisant*). Cher maman, comme je n'ai plus de timbres tu devrais m'envoyer un écu pour en acheter.

## L'HABIT NEUF

SOUVENIR D'UN JOUR DE L'AN

I



Un jour (j'avais douze ans) mon père dit à ma mère en me désignant du doigt :

—Ce garçon-là ne nous fera pas honneur ! Il est paresseux, indiscipliné, sale comme un peigne ! Il brise tout. De plus, avec sa manie de grimper aux arbres et de se livrer à des cultes désordonnées en quelque endroit qu'il se trouve, il use en peu de temps les vêtements les plus solides.

Le mois dernier, continua mon père mélancoliquement, je profitai d'un voyage à la ville pour acheter à ce garnement un vêtement complet. J'ajoutai au costume un chapeau melon gris-clair et une cravate de soie bleue. Dès sa première sortie, le garnement a tout déchiré.

Nos moyens, ma chère amie, ne nous permettent pas d'acheter à notre fils un costume complet tous les huit jours.

—Que faire ? dit ma mère, prête à pleurer.

Mon père, attendri par les larmes de sa femme, réfléchit un instant. Puis il sortit brusquement et revint bientôt, portant sur le bras un manteau ployé qui recouvrit immédiatement la table comme un immense tapis. Son ampleur était telle que les deux pointes opposées du triple collet touchaient presque le plancher.

Vieux serviteur que ce manteau ! et qui datait du temps où les chemins n'existaient pour ainsi dire pas, les cultivateurs faisaient toutes leurs courses à cheval.

Ce manteau, d'un bleu intense, brillait comme le plumage du martin-pêcheur. Presque neuf, on devinait, à le voir, les longs services qu'il aurait rendus à un cavalier infatigable si la construction des routes carrossables n'avait amené sa rélegation au fond d'une armoire.

Mon père, solennel, passa la main sur l'étoffe étincelante. Il la fronça. Il la tendit brusquement en écartant les deux bras, et elle rendit alors un son strident.

—Ce manteau, dit-il enfin à ma mère, je l'ai porté autrefois. Il est fait d'un de ces draps de l'ancien temps que trois générations ne parvenaient pas à user. Dans ce manteau indestructible, je taillerai un vêtement pour le galopin. Il pourra essayer ses forces sur cette étoffe ; et, constatant l'inutilité de ses attaques, il redira la fable du serpent et de la lime, fable que, du reste, il n'a jamais sue.

Ce qui fut dit fut fait. Le tailleur du village fut immédiatement convoqué.

A la vue du manteau, il demeura émerveillé :

—Solide tissu ! dit-il... cependant...

—Cependant quoi ? s'écria mon père. Auriez-vous l'aplomb de soutenir que, dans votre existence de tailleur, vous avez rencontré le pareil ?

—Non... non... c'est du drap comme on n'en voit guère.

—Comme on n'en voit pas ! Regardez-le donc de plus près. Retournez-le. Palpez-le. Piquez-le. Vous ne réussirez pas à le percer. Or, voilà ce que vous allez faire : vous découperez un coin de ce riche manteau, et de ce coin, vous ferez un habit pour le gamin.

—Un habit pour s'habiller ?

—Supposeriez-vous qu'on puisse lever dans ce manteau autre chose qu'un vêtement de gala ?

—Non ! non ! et je vois bien le parti qu'on peut tirer de cet incomparable manteau bleu. Nous le transformerons en une jaquette anglaise ! quelque chose de cosu, de collant, d'inusable !

—A la bonne heure ! s'écria mon père.

II

Le 31 décembre, le tailleur envoya l'habit à la maison. Je l'endossai le lendemain matin pour mes étreintes.

C'était, ma foi, un singulier vêtement ! Abominablement étriqué, il était d'une longueur démesurée. A peine l'eus-je mis, que mes bras se trou-

vèrent dans l'impossibilité d'exécuter certains mouvements peu compliqués. Je ne pouvais ni les croiser, ni les rapprocher du corps, ni mettre mes mains dans les poches. Je devais les tenir écartés. Momie vivante, je me sentais comprimé de tous les côtés. Particularité bizarre, lorsque l'habit était boutonné, il m'empêchait de respirer, et, par une contradiction inexplicable, lorsqu'il était déboutonné, il flottait comme un bur-nous, et ses basques, développées en bannières s'agitaient d'une façon ridicule.

Ces divers phénomènes qui auraient abruti un homme fait, me plongèrent dans une profonde consternation.

Pour achever de m'hébéter, mon père me planta sur la tête le large et plat chapeau melon, dernier débris du dernier vêtement complet.

Ainsi accoutré, j'éclatais de tous les côtés. Ma grosse tête ronde émergeait du col bleu, rouge et ahurie.

Ma mère m'examinait avec commisération. Mon père jubilait de plus en plus.

Un vieil ami de la famille qui était venu passer les fêtes avec nous, me regarda curieusement lorsqu'il me vit descendre, tout habillé.

—C'est moi qui ai trouvé cela ! s'écria mon père, prenant l'étonnement de son hôte pour de

Ce jour-là, pendant la messe, ils chuchotaient :

—Regardez donc, le fils du seigneur, comme il fait le fier avec son nid de merles !

—Et sa houppelande !

Je serrais les poings de rage.

—Comme il est faraud ! continuait un loustic. Quelle binette ! ces fils de riches, on ne plaint pas l'étoffe pour eux !

J'étouffais de honte. Et lorsque nous rentrâmes à la maison, je me précipitai vers ma chambre pour me débarrasser du détestable habit. Mais mon père m'attrappa au passage.

—Où cours-tu, mon garçon ?

—Je vais me déshabiller, papa.

Mon père hocha la tête et se caressa la barbe.

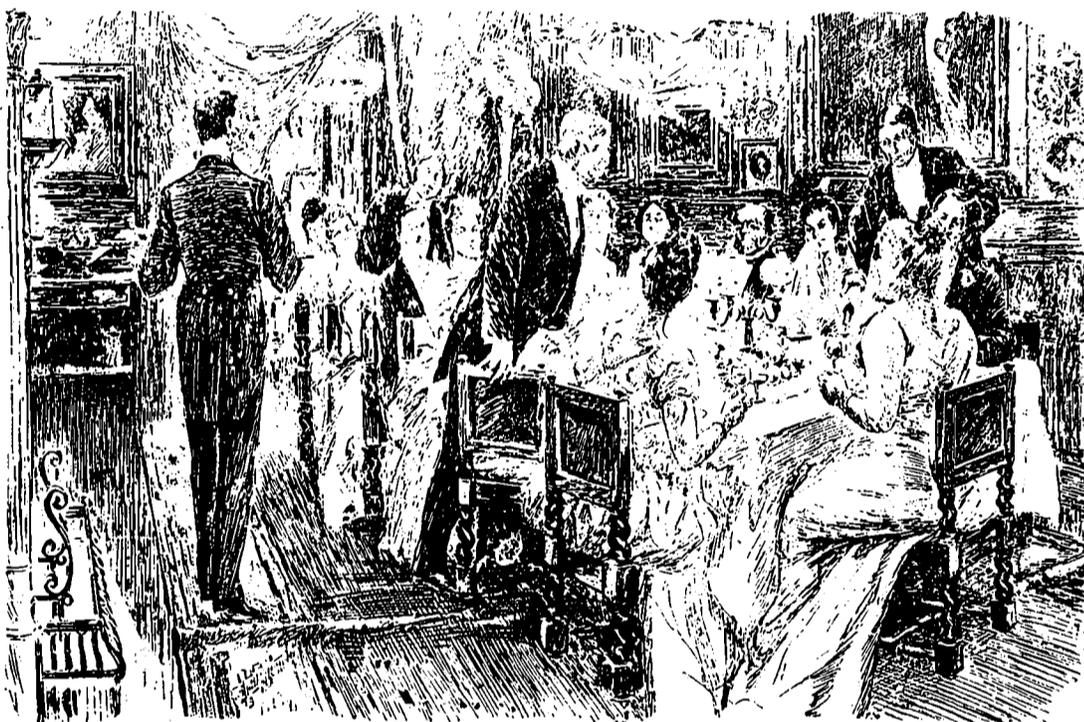
—Tu vois, dit-il en se tournant vers son vieil ami. Tu vois quel effet bienfaisant produit sur ce galopin, le port d'un vêtement élégant. Il devient soigneux. Il ne veut pas user son habit ! Il acquiert de l'ordre, de la tenue, des sentiments de dignité qu'il ignorait.

Bravo, ceci mérite une récompense. Non, mon garçon, je ne veux pas te priver du plaisir de porter ton bel habit neuf. Je te permets de le garder toute la journée.

—Mais papa...

—Garde-le, te dis-je, mon enfant, garde-le.

## SUPERSTITION ET PRÉDICTION



—Docteur, vous ne pouvez, certes, être superstitieux et vous ne vous refuserez pas à faire le troisième à table ?

Docteur (arrivé en retard). —Au contraire, chère madame, je suis très superstitieux, surtout sur ce point, et je vous prédis que l'année ne s'achèvera sans que la moitié, au moins de ces charmantes jeunes filles ne perdent... leur nom.

l'admiration. Jaquette anglaise, mon bon ! taillée dans mon ancien manteau de cheval. Comment trouves-tu le gamin ?

—Il ressemble à un tuyau de poêle en état de vagabondage, répondit facetieusement l'ami.

Mon père fronça le sourcil. Puis s'ouriant :

—Mais c'est la mode anglaise ! du collant ! Cet habit sera inusable. Admettons le contraire, nous avons de l'étoffe en réserve ! de quoi fabriquer deux, trois, quatre habillements semblables. N'est-ce pas merveilleux ?

Alors, un grand nombre de pensées tristes m'envahirent. Enfant naïf, je comptais passer ma vie entière auprès de mes parents. Et, à l'idée que le manteau bleu, découpé à différentes époques devait me servir de vêtement sous diverses formes jusqu'au seuil de la vieillesse, je me répandis en silencieuses lamentations.

A la messe, je servis prétexte à des manifestations variées. Certains galopins, de naissance infime, et dont quelques-uns se carraient dans la redingote de leur grand-père, eurent le front de se moquer de moi. Déjà, du reste, mon chapeau melon avait été à diverses le point de mire de leurs sarcasmes.

Ces êtres sauvages le qualifiaient de nid de merles.

On se mit à table. Réduit à l'immobilité, je me tins raide comme un pieu. Auparavant, enfant incorrigible, j'allongeais de temps en temps les mains vers les plats. Comment aurai-je pu à présent me livrer à ces exercices, lorsque les trois-quarts du temps, si j'essayais de porter un morceau à ma bouche, ma fourchette déviée de sa course normale par les entournures de l'habit bleu, se dirigeaient invariablement vers mon oreille droite ?

Cependant, mon père admirant ma sagesse, s'écriait de temps à autre :

—Il se perfectionne ! Tiens mon garçon, je vais te servir. Mange ce bout de boudin, bois ce verre de vin, croque cette saucisse. Régale-toi, ce n'est pas tous les jours le premier de l'an !

Mon supplice eut une fin. Rentré dans ma chambre, je me débarrassai de l'habit et je le piétinai avec rage.

—Tout le monde se fiche de moi ! dis-je en pleurant à ma mère... Assez... Assez !

—Pauvre enfant, murmura ma mère, peut-être porteras-tu plus tard des habits plus lourds que celui-là...

Et, divisant mes cheveux avec ses doigts, elle m'embrassa sur le front.

CHASERAY.

FEUILLETON DU SAMEDI

## LE FILS DE L'ASSASSIN

PREMIÈRE PARTIE

VI — LE TORPILLEUR

(Suite.)

Les deux jeunes filles s'étaient rapprochées toutes tremblantes de l'amiral.

— Ce sont les risques de la guerre, répliqua l'amiral en dominant assez bien l'émotion que lui-même avait ressentie. Ce qui vient d'arriver à Philippe peut arriver au meilleur officier. Avec le système actuel, on va placer la torpille sous le flanc même du navire, que vous voyez figuré par cette vieille carcasse qui sert de ponton...

— Mais, si on n'a pas le temps de se retirer avant que la torpille ait éclaté ? balbutia Madeleine toute angoissée.

L'amiral répondit par un geste vers le ciel.

L'employé de l'arsenal s'empressa de dire qu'on étudiait de nouveaux types, avec des tubes lance-torpilles qui permettraient d'envoyer la torpille à distance.

En attendant, dit avec un triste sourire Mme de Montmoran, c'est là-dessus que mon fils va partir pour le Tonkin. Oh ! ces familles de marin, ce n'est bon qu'à briser le cœur des mères !

— Que voulez-vous, ma chère amie, Philippe n'a pas que du sang de Parisienne dans les veines :

— Eh ! je ne le sais que trop, dit Mme de Montmoran toute frissonnante : j'ai passé le commencement et le milieu de ma vie à trembler pour mon fils. Allons ! fit-elle en élevant sa lorgnette, les voilà qui recommencent !

Cette fois, les deux torpilleurs exécutèrent également bien la manœuvre, puis ils retournèrent vers l'arsenal.

L'amiral et sa famille regagnèrent le bassin des torpilleurs pour les attendre.

Karadec avait quitté sa cachette et suivait à distance en se frottant les mains. Certes, il avait le cœur trop hautement placé pour souhaiter du mal à Philippe de Montmoran, et il aurait exposé sa vie pour lui sans hésiter, parce que, entre gens de mer, cela se doit... Mais il était ravi de la petite mésaventure qui lui était arrivée. Et il le regardait d'un air goguenard lorsque, les torpilleurs rentrés au bassin Philippe sauta vivement à terre et s'avança, tout surpris, vers le vice-amiral de Montmoran.

— Comment, mon père, vous ici !

— Un caprice de ces dames, mon enfant. Quand elles ont appris, par ta lettre, que vous deviez venir chercher des torpilleurs et des canonniers ici, elles ne m'ont pas laissé de tranquillité jusqu'au moment où j'ai consenti à partir pour Cherbourg ; et nous venons d'arriver...

Philippe passait des bras de sa mère dans ceux de sa sœur, puis de sa cousine, et il prononçait :

— Ah ! c'est gentil, ça ! c'est gentil !... Ma chère Viviane ! ma petite Madelone ! mes deux chéries...

Puis il salua avec un léger embarras la jeune femme qui accompagnait sa famille.

— Mme de Kernizan se rendait en Bretagne pour affaire, dit Mme de Montmoran avec un petit air malicieux ; elle s'est détournée de son chemin pour venir te souhaiter bonne chance.

— Je vous en suis profondément reconnaissant, Madame. — Maintenant, permettez moi de vous présenter à tous mon cher ami, Gilbert Morel, enseigne de vaisseau, que sa jeunesse seule empêche d'être nommé lieutenant.

L'amiral eut à peine jeté les yeux sur l'enseigne qu'il tressaillit comme avait tressaillit Karadec en le voyant...

Gilbert qui, jusqu'alors, s'était respectueusement tenu à l'écart, s'avança en souriant. Tout à l'heure, lorsqu'ils avaient pénétré dans le bassin et que Philippe avait aperçu ses parents, il avait crié tout joyeux à son ami :

— Quelle bonne chance ! Je vais pouvoir vous présenter à ma famille.

L'enseigne remarqua le trouble de l'amiral et s'arrêta net.

— Qu'avez-vous donc, mon père ? demanda Philippe.

Aussitôt, l'amiral tendit gracieusement la main à Gilbert.

— Pardonnez moi, Monsieur... mais vous avez une ressemblance si frappante avec un officier de marine, que j'ai connu autrefois, que je n'ai pu me défendre d'un peu d'émotion.

Gilbert s'inclina ; ce n'était pas la première fois qu'il entendait semblable remarque. Hier encore, le commandant de l'escadre de la Manche lui avait dit :

— Vous me rappelez singulièrement un de mes anciens camarades.

Et il lui avait répondu ce qu'il répondit à l'amiral de Montmoran.

— Je ne descends pourtant pas d'une famille de marin, Monsieur.

— A la façon dont vous avez fait manœuvrer votre torpilleur, on ne s'en douterait guère.

— C'est, dit aimablement Mme de Montmoran, que Monsieur sera le premier de sa race.

Pendant Philippe continuait les présentations.

— Ma mère, Mme de Kernizan, une de nos bonnes amies, Mlle Madeleine de Montmoran, ma cousine, et ma sœur Viviane.

Gilbert saluait, avec cette courtoisie diplomatiques des marins, fixant

son regard clair sur chaque personne, accomplissant d'une façon indifférente, mais sans ennui, ses devoirs de politesse. Cette famille de Montmoran, il ne la reverrait peut-être pas avant deux ans, si jamais il devait la revoir, et alors on l'aurait oublié.

Mais sa froideur disparut tout à coup à la vue de Viviane.

Frappé par la beauté de la jeune fille, il demeura une minute comme stupide, puis il balbutia.

— Je suis... profondément honoré, Mademoiselle...

Viviane avait rougi, et, s'ils ne se tendirent pas la main, c'est qu'il parvinrent à dominer l'élan de sympathie qui les portait l'un vers l'autre. Et, pendant quelques secondes, leurs âmes furent unis dans un sentiment de soudaine amitié.

— Nous vous connaissions déjà, Monsieur, par lettres de mon frère.

— Philippe a la bonté de m'aimer de tout cœur, répondit Gilbert tout attendri.

— Et je vous déclare, dit Philippe en riant, que ce n'est pas commode de devenir l'ami de Gilbert Morel ; on n'a jamais vu un sauvage pareil.

Gilbert se tourna vers lui et lui donna chaleureusement la poignée de main qu'il aurait voulu donner à sa sœur.

Et il examina, d'un tout autre œil, la famille de Montmoran. Par la seule magie du regard de Viviane, il voyait maintenant en elle une famille amie ; et son cœur se sentait tout à l'aise.

Une seule personne lui déplut par sa trop grande élégance et par un coup d'œil sournois qu'elle lui avait jeté : la baronne de Kernizan ; mais qu'était-ce qu'une mauvaise impression, et passagère encore, auprès du charme qui se dégagait de Viviane et de ses parents ?...

Et lui, le sauvage, comme disait Philippe, fut ravi lorsque le vice-amiral l'invita à passer la soirée avec eux.

— Je parie qu'il va refuser ? s'écria Philippe en riant.

— Et moi, je suis certaine que non, dit Mme de Montmoran. Votre bras, Monsieur Morel ?

— Madame, je me mets à vos ordres, et je vous suis très réellement reconnaissant de vouloir bien m'admettre auprès de vous, pour la dernière soirée que je passerai sur la terre de France.

— Eh bien ! j'avais tort, dit Philippe ; voilà mon sauvage apprivoisé.

Il y avait dans la bienveillante amabilité de Mme de Montmoran, une petite pointe d'égoïsme ; cet enseigne était l'ami de son fils, ils parlaient ensemble pour un abominable pays ; elle était enchantée de l'occasion qui se présentait à elle de cimenter leur amitié.

— Vous êtes libres, Messieurs ? demanda M. de Montmoran.

— Jusqu'à ce soir, père. Mais avant de partir, n'oublions pas nos braves matelots.

— Oui, dit Gilbert, il leur faut un rude dévouement pour naviguer avec cette perpétuelle trépidation.

— Mais vous la sentez comme eux, remarqua Viviane.

— Oh, nous, Mademoiselle, répliqua Gilbert avec un joli geste, on nous récompense bien, en cas de réussite, mais eux !...

Et il se dirigea vers son torpilleur, pour remettre à Sylvestre la gratification qu'il avait annoncée à son équipage ; et il était si heureux qu'il l'a doubla sans hésiter, Philippe en faisait autant de son côté, et les matelots se promettaient une dernière soirée de bombance avant de prendre la mer.

Comme Gilbert allait s'éloigner, Sylvestre prononça timidement :

— Pardon, mon capitaine.

— Que voulez-vous, mon ami.

Il avait le sourire le plus bienveillant, le capitaine de Sylvestre — les matelots donnent ce titre, même aux officiers des grades inférieurs, — et cependant Sylvestre ne savait plus que dire.

C'était pourtant bien simple ; et Gilbert le devina en voyant le vieux marin qui se dandinait auprès de Sylvestre.

— C'est vous le père de Sylvestre, mon ami ?

Karadec fut tout bouleversé par cette voix grave, douce, qui avait quelque chose de musical, la même voix que celle de l'autre... Et il balbutia :

— Oui... oui, c'est moi le père.

— Eh bien, votre fils est un bon marin, et pourvu qu'il marche droit.

Karadec, reprenant son calme, eut son gros rire. Oh ! sûr que le gars marcherait toujours droit !...

— Soyez tranquille, mon capitaine, prononça-t-il fièrement.

— Et je parie, dit gravement Gilbert, que la mère n'en voudrait si elle n'embrassait pas son fils ce soir ?

Karadec ouvrit de grands yeux ; il n'aurait pas osé demander cette nouvelle permission. Gilbert ajouta :

— Allez, Karadec, mais ne vous mettez pas en retard comme l'autre fois.

Déjà, M. de Montmoran, Philippe, la baronne, les jeunes filles s'éloignaient ; Mme de Montmoran attendait l'enseigne.

— Cré non ! fit le vieux Karadec, avant que vous partiez, permettez... hein ?

Il lui tendait la main ; Gilbert lui donna franchement la sienne. S'il était souvent sauvage avec ses collègues, souvent trop rentré en lui-même, on ne pouvait l'accuser de se montrer dédaigneux avec les matelots. Il aimait passionnément les simples gens de mer, leurs natures droites, un peu brutales, mais si peu compliquées.

— C'est mon dernier ! déclara Karadec, les larmes aux yeux, je vous le confie !

— Bien, bien, dit très sérieusement Gilbert Morel. Je comprends.

Et il alla rejoindre Mme de Montmoran qui, d'un petit air fin, suivait cette scène.

— Je vois, dit-elle, que vous êtes marin jusqu'au bout des ongles ; vous

écoutez ces braves gens comme si vous aviez toujours vécu au milieu d'eux... Et pourtant, vous êtes Parisien, je crois ?

— Né à Paris, élevé à Paris.

— Comme moi.

— Et c'est devant le bassin des Tuileries que ma mère a vu se développer en moi ce goût insurmontable pour la mer, pour les voyages...

Il trouvait tout naturel de parler à cœur ouvert devant Mme de Montmoran, comme si elle eût été une vieille amie.

— Oui, tout petit, je n'aimais que les bateaux ; et un de mes plus beaux jours fut certainement celui où j'éblouis mes camarades en lançant, dans le bassin des Tuileries, un joli sloop que m'avait confectionné un pêcheur de Dieppe.

Ils marchèrent quelque temps en silence ; ils sortaient de l'arsenal. Puis :

— Vous avez toujours vos parents, Monsieur ?

— Oui, Madame. Mon père est négociant ; il passe sa vie à voyager hors de la France.

— Et votre mère reste seule ?

— Hélas !... On est bien jeune quand on choisit cette carrière de marin ; je n'ai compris que trop tard à quel point j'avais brisé le cœur de ma mère. Elle a eu le courage, cependant, de ne pas trop contrecarrer mes goûts. Mais pardon, Madame, je parle de ma mère comme si vous la connaissiez...

— Est-ce que toutes les mères ne se connaissent pas entre elles ? Et il me semble que j'ai le droit de vous faire un reproche au nom de la vôtre : comment ne lui avez-vous pas écrit que vous vous rendiez ici avant de partir pour le Tonkin ; si vous l'aviez prévenue, elle serait sûrement à Cherbourg aujourd'hui...

Gilbert Morel secoua tristement la tête :

— C'est, dit-il, que j'ai redouté pour ma mère une trop vive émotion. Elle m'avait fait ses adieux à Toulon, elle est déjà habituée à notre séparation. La joie de me revoir quelques heures lui aurait fait autant de mal que de bien... J'ai dû me priver de ce bonheur, Madame.

— Je vous comprends et je vous plains... Mais moi, Monsieur, je suis heureuse d'avoir pu connaître l'ami de mon fils. À l'étranger, en temps de guerre, les amitiés doivent être solides...

— Je crois, Madame, qu'en France, comme partout, la nôtre est à toute épreuve.

Mme de Montmoran n'ajouta plus un mot ; elle pressa légèrement le bras de Gilbert Morel. Puis ils rejoignirent les jeunes filles qui marchaient très silencieuses, auprès de l'amiral.

En avant, dans le crépuscule qui tombait, s'éloignaient, pressant un peu le pas, la baronne de Kernizan et Philippe de Montmoran. L'amiral, qui avait allumé un cigare, semblait ne faire aucune attention à eux ; mais Viviane et Madeleine, les traits légèrement contractés, ne les perdaient pas de vue, hâtant aussi le pas, tendant la tête comme si elles avaient pu entendre ce qu'ils se disaient.

Philippe le força à ralentir le pas, pour que sa famille pût les rejoindre.

— Votre Philippe me faisait marcher d'un train d'enfer ! dit la baronne en minaudant.

Personne ne lui répondit. Madeleine se glissa près de son cousin, et l'inquiétude qui assombrissait son joli visage disparut aussitôt. Avec quelle joie elle lui eût pris la main ; mais elle se contentait de le frôler, ce grand cousin qu'elle aimait presque avec du respect, ce cousin qui était déjà un homme, un officier, alors qu'elle n'était, elle, qu'un petit rien, un bout de fillette...

— Madelon !

Tout le monde l'appelait ainsi dans la maison, son oncle, sa tante, sa cousine, ou plutôt "sa sœur" Viviane ; mais personne ne savait dire comme Philippe :

— Madelon ?... Ma petite Madelon ?...

C'était pour lui un petit chien, bien soumis, tendre, fidèle, le dévouement incessant, mais timide, caché.

— Ma petite Madelon, que veux-tu que je te rapporte de Chine ?

Elle leva sur lui ses yeux gros de larmes :

— Reviens, dit-elle, ce sera le plus beau de tous les cadeaux.

Ce bonheur que Madeleine éprouvait auprès de Philippe, Viviane était toute surprise d'en éprouver les symptômes auprès de Gilbert Morel. Elle était à la droite de l'enseigne et se penchait, par moments, pour causer avec sa mère. Quel charme se dégageait donc de lui qu'elle était toute heureuse de placer son visage sous son regard ? Et il lui semblait que la voix un peu tremblante de Gilbert fût une caresse.

Pourquoi était-elle reconnaissante à sa mère de si bien accueillir ce jeune homme inconnu, qui n'avait d'autre titre que d'être l'ami et peu récent de son frère ?...

Pourquoi, même avant de le connaître, n'avait-elle pas été jalouse de lui, lorsqu'il avait mieux exécuté la manœuvre que son ami ? Elle qui était si follement orgueilleuse de ce frère adoré !

Elle ne raisonnait pas toutes ces choses, elle les éprouvait et s'y laissait aller avec bonheur.

La soirée fut pleine d'une indicible mélancolie. Philippe seul avait le courage d'être gai ; pour tous les autres, le départ était trop près. L'amiral avait commandé un fin dîner ; on n'y faisait guère honneur. À chaque instant, on avait les yeux fixés sur la pendule. Encore une heure, encore cinquante minutes...

Comme Mme de Montmoran essayait furtivement une larme, Gilbert se pencha à son oreille et dit :

— C'est le renouvellement de cette émotion que j'ai tenu à éviter à ma mère.

Il fallut enfin partir : on accompagna les deux officiers au quai où les

attendait leur baleinière. Mme de Montmoran, Viviane, eurent le courage de ne pas pleurer ; mais Madeleine fondait en larmes.

Avant de sauter dans la baleinière, Gilbert tendit la main à Viviane.

— Au revoir, Monsieur, dit-elle, étouffant un sanglot qui lui montait à la gorge.

— Je l'espère, répondit-il gravement.

Le lendemain, vers midi, Sulpice Karadeuc était en train d'appareiller avec son mousse et son matelot, et il lançait ses ordres d'une voix terriblement émue.

Au moment où l'on donnait un coup d'aviron contre le quai pour pousser le bateau, une femme arrive, toute essouffée, une femme un peu forte, qui avait bien du mal à courir et qui descendait l'escalier en trébuchant.

— Monsieur ! Monsieur ! appela-t-elle.

Karadeuc, ne s'imaginant même pas que cela put s'adresser à lui, ne répondit pas.

— Monsieur, je vous en supplie, voulez-vous me conduire à l'escadre ?

Karadeuc lâcha un juron : est-ce qu'on le prenait pour un domestique chargé de mener les étrangers à l'escadre !

— Ah ! non, par exemple !

Mais la dame donnait des explications : elle venait d'arriver par le train, et, tout de suite, elle avait couru au port, cherchant une embarcation. Malheureusement c'était l'heure du déjeuner, elle n'avait vu aucun bateau prêt à appareiller que celui de Karadeuc, et elle n'avait pas de temps à perdre. Elle paierait ce qu'on voudrait.

— Pardon, pardon, fit Karadeuc, regrettant un peu sa brutalité parce que la dame s'y prenait gentiment ; mais l'escadre ne va pas s'envoler !...

— Mon Dieu, Monsieur, je vous en prie... c'est ce cuirassé qui part avec des torpilleurs, mon fils est à bord... Si je pouvais l'embrasser !...

— Alors, c'est différent, prononça Karadeuc en étendant la main et en saisissant un crochet de fer pour ramener le bateau à quai. Descendez, Madame...

Et il lui prenait la main, l'installait. Et il expliquait que lui aussi avait un fils à bord d'un torpilleur et qu'il allait, non pas l'embrasser, ça ne serait pas possible, mais lui faire "adieu" de la main, quand il traverserait la passe.

— Allons, largue ! cria-t-il.

Le vent était bon ; on n'avait qu'à filer droit sur l'escadre.

Il s'informa alors : que faisait le fils de Madame ? Était-il à bord du cuirassé, d'une canonnière, d'un torpilleur ?...

Elle avait peine à répondre ; elle se comprimait la poitrine de ses mains : jamais son cœur n'avait battu à ce point. Elle finit par balbutier :

— Je ne sais pas au juste... Mon fils est l'enseigne Gilbert Morel.

Elle n'eut pas fini de prononcer ce nom que Karadeuc lâcha une série de jurons terminés par :

— Vieux requin que je suis !

Et il allait chercher des sacs, des vêtements rangés sur le pont, et il forçait la dame à se lever.

— On est très mal sur ces planches ; c'est bon pour nous... Là, essayez-vous, maintenant... Je l'ai vu hier, votre fils !

— Comment se portait-il ?

— Il était superbe !

Et Karadeuc ne tarissait pas sur l'enseigne, sur sa belle tournure et cet air de marin !

— C'est le capitaine de mon fils.

— Vous vous nommez ?

— Karadeuc.

— Je sais, alors ; votre fils est Sylvestre. Gilbert m'a parlé de lui dans ses lettres...

— Il vous a parlé de Sylvestre ?... Et moi, tout à l'heure, qui allais vous laisser sur le quai !... Non ! non ! Quelle brute que je suis !... Mais vous me pardonnez ?... Vous comprenez ?

Et déjà, il décidait de faire un sacrifice à la mère du capitaine de son fils, mais sans le lui dire ; car il avait projeté de suivre le torpilleur 54 tant qu'il pourrait le voir, et le vent était bon justement. Il y renonçait, la mère de Gilbert ne pourrait supporter une semblable expédition.

Trois quarts d'heure après, ils étaient en vue du cuirassé et des torpilleurs.

— Mais laissez-moi faire, dit-il ; il faut nous mettre en avance pour les voir à la passe.

Et ils arrivèrent dans la passe au moment où le cuirassé se mit en marche.

Là, la mer était rude ; les vagues, se brisant sur la digue comme un immense écueil, faisaient sauter le vaisseau. Karadeuc força Mme Morel à s'étendre un peu.

— Je vous prévendrai quand on le verra.

Le cuirassé passa le premier, et Karadeuc expliqua :

— C'est là-dessus qu'ils sont venus de Toulon.

Puis, ce fut le tour du 56. Debout contre le mât, la mère de Gilbert n'écoutait plus Karadeuc, qui prononçait :

— Le 56, capitaine de Montmoran, un ami de votre fils.

Elle devinait Gilbert sur le 54 qui arrivait à une légère distance. Lui aussi l'aperçut de loin ; il poussa un cri étranglé :

— Ma mère !

— Mon chéri !

Et déjà le torpilleur avait franchi la distance ; il passait, tout secoué par la trépidation de la vapeur.

— Mon Dieu ! murmura la pauvre mère, comment peut-on vivre là-dessus ?

(A suivre).

**Envoyez vos commandes dès maintenant.**

Mesdames et Messieurs.—Soignez vos propres intérêts. Il vient d'être découvert un remède vraiment merveilleux pour faire pousser les cheveux et pour la beauté du teint. Dans six semaines de temps, cette nouvelle préparation fait pousser les cheveux sur la tête la plus chauve; elle a le même effet pour la barbe. Les dames ne devraient pas manquer de se procurer ce tonique si elles tiennent à une belle chevelure. J'ai aussi une superbe préparation pour blanchir le teint, qui, dans un mois, mettra votre peau aussi blanche que possible. Il ne nous est jamais arrivé de vendre deux bouteilles de cette préparation à personne, car une seule bouteille avait suffi pour remettre le teint. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le teint une fois blanc, retient pour toujours sa blancheur. Elle enlève également les rousseurs. La préparation pour les cheveux se vend 50c la bouteille, et celle pour le teint la même chose. Nous envoyons chaque commande, sur reçu du montant, sans frais extra. Adressez vos commandes à

**R. RYAN,**  
350 GILMOUR ST., OTTAWA, ONT.

P. S.—Nous acceptons les timbres de poste pour de l'argent; mais les personnes qui font une commande, nous rendraient un grand service, en oronnant pour un dollar à la fois, car cela représente la quantité du remède qu'il faut pour obtenir une guérison, et nous cause moins de trouble dans l'expédition des commandes.

**CAPITALISTES - -  
- - SPECULATEURS**

VOUS FEREZ BIEN . . .

**D'ACHETER**

. . . PAR L'ENTREMISE

— DE —

**FRED. R. ALLEY,**

116 Rue St-Jacques

TELEPHONE 1251 MONTREAL.

**VOUS SAUVEREZ DE L'ARGENT.**

**JEU DE POKER! THEATRE-ROYAL**

**AUX LECTEURS DU "SAMEDI".**

Le SAMEDI vient de publier un code contenant tous les derniers règlements du *Jeu de Poker*. Ce volume qu'on peut mettre dans sa poche est imprimé sur papier de luxe et très bien relié. Nous invitons tous nos lecteurs à nous donner leur commande immédiatement, vu que le tirage en est limité. Nous ferons une remise libérale à tous nos agents qui voudraient s'en procurer pour vendre chez eux.

Prix du volume, 25 centins,

Franc de port.

En vente aux bureaux du SAMEDI.

**A LIRE**

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRÉ (hebdomadaire).—Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.—Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMEDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.—PARIS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas, NEW-YORK: F. W. Christorn, 254, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JENESSE.—Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

Semaine commençant lundi, le 31 Décembre.  
Après-midi et soir.

La charmante petite artiste

**FLORENCE BINDLEY**

dans sa comédie à sensation,

**THE CAPTAIN'S MATE**

Une excellente compagnie, nouvelles chansons, danses et musiques spéciales; 30 tonnes de scènes mécaniques.

Prix—10c, 20c et 30c. Sièges réservés, 10c extra. Plan de la salle visible au théâtre de 9 h. a.m. à 10 h. p.m. La semaine prochaine: "THE BOY TRAMP."

**QUEEN'S - THEATRE**

Cette semaine avec matinées Mercredi et Samedi

LA CELEBRE ACTRICE

**MISS MARIE BURROUGHS**

LE GRAND SUCCES ANGLAIS

**The PROFLIGATE**

— ET —

**JUDAH**

Les prix n'ont pas été augmentés, 25c, 30c, 75c et \$1.00. Sièges maintenant en vente au théâtre de 10 h. a.m. à 10 h. p.m.; chez Shaw, 228 rue St-Jacques; chez Sheppard et aux hôtels. Telephone 4032.

Venant: ENGLISH GRAND OPERA.

Montréal, 25 Octobre 1891.

Le SAMEDI plus populaire que jamais, indique toujours les bons magasins où l'on trouve des marchandises bonnes, bien faites et à bon marché. Aussi ne manque-t-il jamais d'indiquer le grand magasin qui se trouve dans le block du Balmoral, portant le même nombre que l'année 1891.

On y trouvera des

**FOURRURES**

en tous genres et aux prix les plus bas du marché.

**LES MANTEAUX, COLERETTES,  
TOURS DE COU (minous),  
MANCHONS,**

en seal, mouton de perse, chinchilla, castor, hermine, etc. etc., manufacturés par les meilleurs ouvriers, sont maintenant offerts au public.

L'assortiment est maintenant au grand complet et mérite la peine d'être vu.

Venez en très grand nombre pour le voir. Une visite vous convaincra.

**EDWARD STUART**

1894 Rue Notre-Dame

**SAVON**

**ZOPORINE**  
pour les Cheveux

ET LE CUIR CHEVELU

La seule préparation pour enlever les pilicules de la tête et pour rendre la souplesse aux cheveux. Il dégage le cuir chevelu de l'action couasine des sueurs, et leur laisse un parfum agréable et vivifiant.

**A VENDRE CHEZ**

LECOURS, coin des Rues Craig et St-Denis.  
DECARIE, coin des Rues Ste-Catherine et St-Denis.

LEONARD, 113 Rue St-Laurent.  
CHARRON, 1978 Rue Notre-Dame.

— EN GROS CHEZ —

LYMAN, KNOX & Co.,  
LYMAN, SONS & Co.

**A VENDRE**

**Un Magnifique TERRAIN**

VACANT

Situé sur la rue St-Denis

Dans le Quartier St-Denis

Grandeur: 50 pieds de front par 127 pieds de profondeur

AVEC RUELLE

S'ADRESSER AU . . .

**No 516 RUE CRAIG**

**IMPRIMERIE**

**Poirier, Bessette & Cie,**

516 RUE CRAIG, MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

- Circulaires, Livres,
- Brochures, Pamphlets,
- Affiches, Programmes,
- Cartes de visite, Cartes d'affaires
- Entêtes de comptes, Pancartes,
- Annonces d'encan, Etiquettes.
- Blancs de toutes sortes, etc.

**Commandes Promptement Exécutées, Caractères de Luxe.**

*A meilleur marché que partout ailleurs.*

**50 ANS EN USAGE !**

**DONNEZ SIROP  
AUX DU  
ENFANTS D'GODERRE**



POUR  
**GUERISON CERTAINE**  
DE TOUTES  
Affections bilieuses,  
Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Oct 18 91

**Les Cheroots**  
**de Fortier**

**5 pour 10 cts.**

TOUS TABAC IMPORTÉ.

VENDU PARTOUT.

**Primes du "Samedi"**

**COUPON**

**No 6**

Numéro du

**5 JANVIER**

**1895**

LE CIGARE



Est Sans Exception le Meilleur Cigare a 10c. du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturé par - - - VILLENEUVE & CIE  
1200, 1202 et 1204 rue St-Laurent, Montréal

mai 12-95

IL YA

Allumettes et allumettes

Quand vous aurez fini de les essayer vous revendrez, comme tout le monde, aux

**ALLUMETTES DE E. B. EDDY**

Si bonnes et si connues

21 juil. '95.

**LA PRESSE**

JOURNAL QUOTIDIEN

*Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal*

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

*Moyenne par jour pour la semaine finissant le 27 octobre 1894*

**36,967**

**BUREAUX**  
71 et 71a Rue St-Jacques, Montreal.

**J. EMILE VANIER**

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

107 Rue St-Jacques, (Imperial Building)

MONTREAL

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Etranger.

9-Oct-95

**VIN DE VIAL**

PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA

Tonique puissant pour guérir:

**ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE ÉPUISEMENT NERVEUX**

Aliment indispensable dans les CRÉCANCES DIFFICILES, Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

**J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.**  
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.  
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU,  
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.



Nouveau métal pour palais; extra léger nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.

**A. S. R. BROUSSEAU, L.D.S.**  
No. 7 RUE ST-LAURENT MONTREAL.

**JOSEPH BROUSSEAU**

Marchand de Bois de Sciage

Constamment en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Epinette, Pruche, Latex, Charpente, etc.

**BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE**  
Telephone 6166 mai 1-95

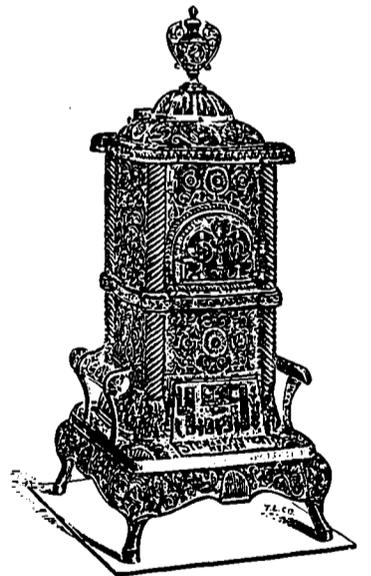
**A. E. De Lorimier, L.L.B.** **Eug. H. Godin, L.L.B.**

**DE LORIMIER & CODIN**  
AVOCATS

Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,

TELEPHONE 1937. MONTREAL  
avril 7-95

Une chaudière de charbon suffit pour tenir le poêle allumé pendant 24 heures



Le plus joli de tous les poeles qu'on a faits jusqu'a ce jour.

Poeles { 'Fin de Siècle' -ET- 'Up to Date'

**POELES DE PASSAGES!**

Ces poeles sont jolis et scientifiques; dépensent peu de charbon, et se vendent à des prix tres bas.

**GRAVEL & BOULARD**

306 et 308 Rue St-Laurent

(Un peu plus haut que la rue Ste-Catherine.

AUX DAMES SERVEZ VOUS DE

**VIGO**

EAU DE BEAUTE  
UN SPECIFIQUE  
CONTRE TOUTES LES MALADIES DE LA PEAU

PRIX \$1.00

**OCCASION**

A LA LIBRAIRIE

**Poirier, Bessette & Cie**

No. 516 rue Craig, Montréal

**LIVRES DE NOTES**

Magnifique Livre de Notes relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3 1/2, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents.

Envoyé franco par la poste au prix ci-dessus marqué.

**Cie Coloniale**

**CHOCOLATS**

QUALITÉ SUPÉRIEURE

Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, Paris

DANS TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE VÉRITABLE CHOCOLAT DE SANTE  
**CHOCOLAT**

**Planteur**

COMPOSÉ UNIQUEMENT de CACAO et de SUCRE

A PARIS

Et dans TOUTES LES VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

NOTA. - Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Beurre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Seuls agents au Canada. LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES DE MONTREAL (Limitée), 87 et 89 rue St-Jacques.